

m é m o i r e

plurielle

LES CAHIERS D'AFRIQUE DU NORD

35



L'habitude devient vite une tradition. Et nous avons, depuis quelque temps déjà, pris l'habitude de donner un thème aux numéros de notre revue. C'est un thème

au sens large, on pourrait presque dire plutôt que c'est une inspiration. Dans ce numéro 35 (déjà!) c'est l'arbre qui est le fil conducteur. Vous découvrirez, nous l'espérons, des aspects peu connus d'arbres familiers, des textes d'écrivains, célébrant leurs arbres favoris (cèdres, oliviers, orangers) et même la vigne qui, pour n'être pas un arbre, a une grande place dans notre mémoire. Le musée de Narbonne a aussi une grande importance pour nous, grâce à ses collections prestigieuses. Nous lui avons donc fait une place dans notre forêt de ce jour.



Espace historique

Si la vigne m'était contée...

Paul Birebent 3

L'Arbre des Dieux, l'olivier

Marie-Claire Micouleau 14

Homme singulier

La figue et le paresseux

Alphonse Daudet 20

Le passé composé

Le palmier 24

La grenade 26

L'arganier 27

Le chêne-liège 28

Le quinquina, L'eucalyptus 30

Une réalisation étonnante 31

Écrivain public

La forêt merveilleuse des cèdres de l'Atlas

Jérôme et Jean Tharaud 32

Jardin des Arts

Les peintres orientalistes à Narbonne

Yves Naz 35

Les Chemins de mémoire

Crépuscule sur les orangers de Bizerte

Annie Krieger-Krynicky 40

Point livres

Repères bibliographiques

Jeanine de la Hogue 44

Brève

S'il te plaît, fais-moi peur !

Jeanine de la Hogue 48

Dans notre numéro 34, nous avons publié, avec l'aimable autorisation des Editions Gallimard, un article de Jean-Marie Le Clézio et nous avons omis, accidentellement, de mentionner le copyright Gallimard. Nous le faisons ici, en priant les éditions de bien vouloir nous excuser de cette erreur.

Édité par Mémoire d'Afrique du Nord

119, rue de l'Ouest, 75014 Paris. Tél. Fax: 01 45 42 78 75.

Directrice de la publication : Jeanine de la Hogue

Équipe rédactionnelle: Jeanine de la Hogue, Anne-Marie Briat, Odette Goinard, Annie Krieger-Krynicky, Marie-Claire Micouleau-Sicault, Marie-Claude Putfin, Yves Richardot.

Trésorier: Yves Richardot.

Adhésions à Mémoire d'Afrique du Nord:

actif: à partir de 6 € (40 F), *bienfaiteur*: à partir de 15 € (100 francs), *donateur*: 37 € (250 francs)

Abonnement à Mémoire Plurielle: *adhérent*: 13 € (80 F) *non adhérent*: 15 € (100 F).

Le numéro: 5 € (30 F).

Réalisation: Coriat

Impression: Promoprint

Commission paritaire: n° 0106G.78 541 ISSN: 1 284-43 221

Si la vigne m'était contée...

Paul Birebent

Nous avons voulu, dans ce numéro, plus précisément dédié à certains arbres d'Afrique du Nord, évoquer largement la vigne, si proche de nos souvenirs. Son histoire ne nous est, peut-être, pas assez connue. Notre ami, Paul Birebent, dont nous savons l'intérêt pour cette plante à la fois belle et utile, nous trace ici les grandes lignes d'une véritable épopée.



Depuis la plus haute antiquité la vigne existait en Algérie. Des vignes sauvages ¹, dans les collines préservées du feu et des troupeaux, s'accrochaient aux arbres. Leurs petites grappes aux grains compacts, noirs et au goût âpre, étaient cueillies et consommées, fraîches ou séchées au soleil.

Les Phéniciens, dans leur progression vers la Méditerranée occidentale, avaient apporté des boutures de « viniferas » ², multipliées par les Carthaginois dans le Cap Bon³, puis autour de leurs comptoirs le long des côtes. Les Romains avaient négligé la culture de la vigne, dans un souci de protection de leur propre production, et par besoin de développer l'élevage et le blé dont ils manquaient.

L'extension vers l'intérieur du pays, de la colonisation romaine, de l'Afrique Proconsulaire vers la Numidie et la Maurétanie Césarienne, la progression du christianisme, avaient relancé le développement de la vigne, pour satisfaire la demande croissante des légions et des chrétiens, mais aussi pour s'affranchir des difficultés d'approvisionnement depuis la péninsule italienne.

L'invasion des Vandales, les destructions et les persécutions, provoquaient la régression du vignoble dans les régions

¹ « *Lambrusques* multipliés par semis naturels, originaires d'Asie et transportés par les migrations humaines.

² Genre *Vitis* – *vitis vinifera* d'origine indo européenne connu aujourd'hui sous la dénomination de cépage.

³ En Tunisie.

côtières. Ne subsistaient que des parcelles très morcelées, dans les montagnes du sud tunisien, autour des villages de Kabylie, dans les régions d'altitude, à Médéa, Mascara, Tlemcen et, au Maroc, dans le moyen Atlas et le Rif.

L'épisode byzantin apportait peu de changements. Seule la Tunisie profitait d'un courant commercial de raisins secs et de vins avec d'autres pays du pourtour méditerranéen.

Le glas de la viticulture d'Afrique du Nord sonnait au VII^e siècle, avec l'invasion arabe. Le Maghreb musulman allait dépendre de l'Orient pour plus de onze siècles. La vigne continuait de subsister dans les jardins et dans les refuges berbères. De nombreux voyageurs racontaient avoir trouvé, dans les fondouks, des vins « de dattes, de miel et de raisins secs », et un vin très doux, obtenu à partir de raisins bouillis et fermentés.

L'arrivée des Almoravides et des Almohades provoquaient un lent redémarrage de la production de raisins et de la consommation de vin. L'installation des Espagnols, en Oranie et dans le Rif marocain, donnait une nouvelle impulsion à la vigne. L'occupation turque la confortait.

Depuis les villes de la côte, ouvertes sur le commerce extérieur, on exportait des vins cuits, des sirops, des confitures, du miel de raisin⁴, des raisins secs et des eaux de vie. Les Juifs avaient le monopole des boissons fermentées et distil-

lées, vins, eaux de vie de figues et de dattes. Ils produisaient du vin « kashir » avec des raisins achetés aux Berbères, à Médéa, Miliana, Tlemcen et Taza.

Les consommateurs devenaient plus nombreux. De riches Arabes, à l'abri derrière leur « moucharabieh », des janissaires turcs, des esclaves astreints à des travaux extérieurs, des Espagnols des « presidios », des Chrétiens des consulats, des commerçants juifs, des renégats des villes, des équipages des navires, buvaient du vin. Le commerce des boissons alcoolisées était réglementé par la Régence et soumis au paiement de taxes. La contrebande était sévèrement réprimée par un fonctionnaire turc, le « bachashi-bachi »⁵

Le 5 juillet 1830, les troupes françaises débarquaient sur la côte et découvraient la végétation du pays, en particulier la vigne que les Méridionaux connaissaient, bien que le mode de culture n'ait pas été le même que le leur.

De petits vignobles, morcelés et bien entretenus, d'abord très dispersés sur le plateau de Staoueli, se faisaient plus nombreux sur les pentes de la Bouzaréah, de Beni Messous et de Delly Ibrahim. Les vignes étaient montées sur échelas, entourées de pierres sèches et de haies de

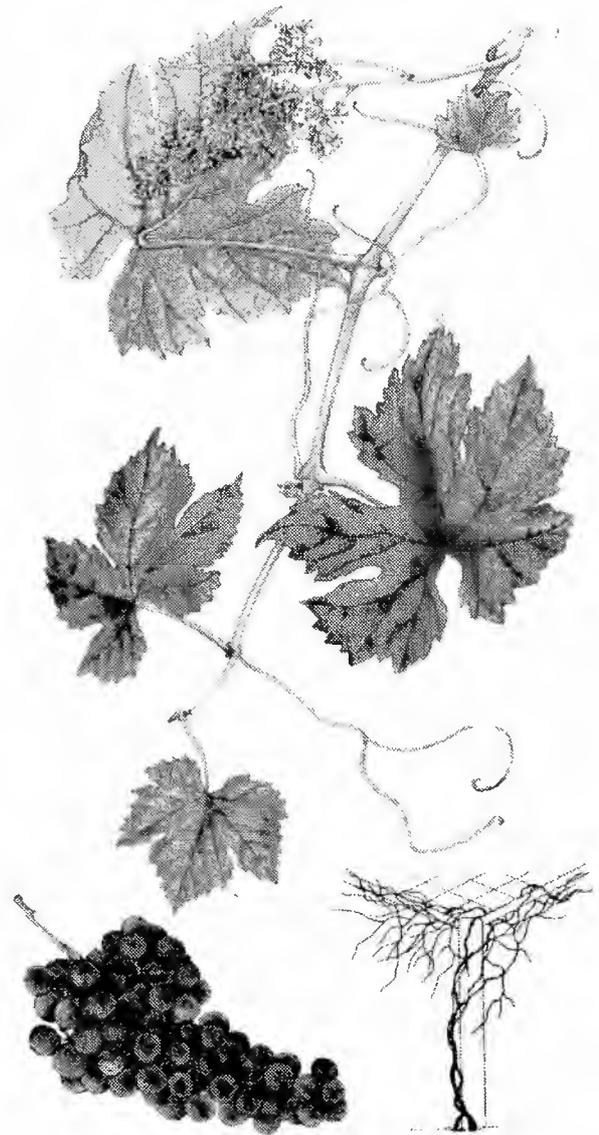
⁴ Qui reviendra à la mode en 1940 sous forme de « raisiné » ou sucre de raisin.

⁵ A rapprocher de « bachekache », cadeau en arabe. Est peut-être à l'origine de « bakchich » en argot populaire, gratification occulte.

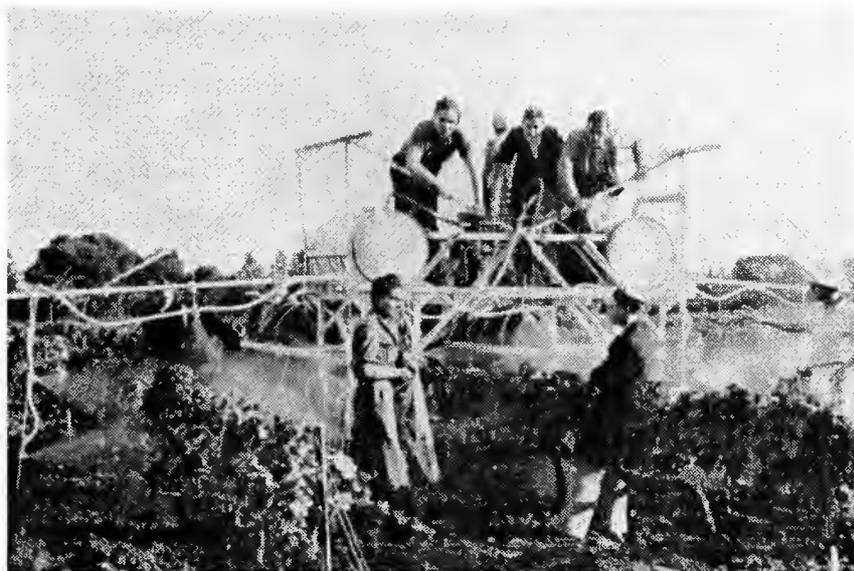
figuiers de Barbarie. Fin juillet, début août, le raisin était mûr. Des Arabes le vendaient aux soldats, « des paniers de 10 à 12 livres pour un demi-boudjou, moins d'un franc ». Il y avait des variétés blanches à gros grains sphériques et juteux, le « Faranah » et le « Bezzoul el Kelba » moins sucré et aux longues baies arquées ; des raisins noirs, « l'Aneb Lekhal », et des raisins rouges à peau épaisse, plus tardifs, « l'Ab meur bou Ahmeur ».

Deux ans plus tard, le maréchal Bugeaud reprenait l'idée de Clauzel et affirmait : « Je serai un colonisateur ardent... ». Pourtant, il faisait évacuer les fermes isolées et regroupait les colons dans des centres agricoles, mieux défendables. Sa devise demeurée fameuse : « par l'épée et par la charrue », ne concernait toujours pas la vigne. Il s'y opposait, par souci de ne pas concurrencer la production nationale. C'était aussi l'avis de la Commission d'Afrique, « le gouvernement ne peut y apporter d'empêchement mais ne doit pas la favoriser ».

Des colons, venus en Algérie à titre individuel, achetaient aux Maures d'Alger leurs jardins couverts de treilles. Des soldats démobilisés recevaient, enclavés dans leurs concessions, de petits carrés de vignes sur les collines qui entouraient Alger. Ils faisaient un mauvais vin mais le vendaient bien, à la population et aux militaires.



Très vite, ils avaient l'idée d'agrandir leurs parcelles, quand elles étaient à proximité et sous la protection des garnisons. Ils plantaient, sans préparation du sol et par simple bouturage, des cépages indigènes, choisis parmi ceux qui avaient le meilleur rendement en jus. C'était leur seul critère de sélection. Progressivement, ils diversifiaient leur encépagement avec des boutures apportées de France par des parents, des amis, des voyageurs, candidats à l'installation.



Sulfatage de la vigne vers 1930

La production locale, malgré les efforts déployés par ces premiers viticulteurs, n'arrivait pas à satisfaire les besoins de l'Armée et de la population civile. Le vin, expédié de France en barriques, soumis aux rudes conditions d'un long voyage, manipulé et « roulé »⁶, exposé au soleil brûlant, se conservait mal et devenait imbuvable. Le vin espagnol de mauvaise qualité, trop lourdement taxé, rebutait les acheteurs et l'Intendance n'en voulait pas. La troupe le refusait.

Le maréchal Bugeaud faisait alors un premier pas et sollicitait la Société d'Agriculture d'Algérie, nouvellement créée, afin qu'elle examine l'opportunité de planter de la vigne. A son tour, Auguste Hardy, nommé en 1842 directeur du jardin d'essai du Hamma, faisait la même recommandation. L'idée de la vigne s'imposait, depuis les échecs, constatés, d'acclimatation d'espèces végétales tropicales. Les cultures, souhaitées

par le gouvernement et ses conseillers, « Pour qu'une colonie soit utile, il faut qu'elle produise des denrées autres que celles que produit la métropole », avaient donné des résultats désastreux. Ni le cacao, ni le café, ni les arachides, ni la canne à sucre perdue avec l'indépendance de Saint Domingue⁷ n'avaient

réussi. Pas plus d'ailleurs que le poivre, la vanille, la cannelle, le manioc et le quinquina, dans « cette façade menteuse de l'Algérie » qu'était au bord de la mer le jardin d'Essai⁸.

Seuls le coton, dans la province d'Oran, et le tabac, dans celle d'Alger, tiraient, difficilement, leur épingle du jeu. La conclusion s'imposait. Pour que l'agriculture algérienne soit viable il fallait développer les cultures pratiquées par les indigènes avant 1830. Et ce que l'on avait voulu éviter se précisait. Les productions algériennes deviendraient, non plus un complément, mais des concurrentes du marché français. Le général Lamoricière, qui avait en tous sens sillonné l'Algérie, avait été séduit par les vignobles de la région de Mascara. Il

⁶ Le « roulage » était le transport en charrettes attelées sur les pistes.

⁷ février 1844

⁸ *Réalités Algériennes* — Macquart — 1905.

croyait à la vocation viticole de ses sols et encourageait en 1845, la plantation de 300 hectares aux portes Sud de la ville, au pied des remparts. Autour d'Alger, des colons, anciens soldats ou nouveaux débarqués, s'agrandissaient et investissaient dans la vigne, à Douéra, Ouled Fayet, Cheragas, El Achour, l'Arba. Les plantations se faisaient à l'ancienne, à la manière carthaginoise, telle que l'avait décrite autrefois Magon⁹. De simples trous, en quinconce, emplis d'un mélange de terre meuble et de fumier. Les plants de vigne, disposés par deux et séparés par une pierre plate verticale, étaient tuteurés par des branches ou des roseaux, comme les tomates des maraîchers¹⁰.



Les moines de la Trappe dans leurs vignes en 1850

Dom Joseph Marie, vicaire général de la Grande Trappe d'Aiguebelle dans la Drôme, était sollicité, en 1840, pour fonder une colonie agricole en Algérie. Après une minutieuse recherche, il choisissait le plateau de Staoueli et commençait à défricher et à planter, de manière très artisanale, 45 hectares de vignes avec des plants ramenés de France¹¹. D'autres vignobles, dans les mêmes conditions rudimentaires, et sans préparation en profondeur du sol, s'établissaient sur les pentes du Zaccar, dans la vallée du Chélif, à Miliana, à Médéa. On en trouvait également plus à l'est à Philippeville, Valée, Guelma, Sétif et Constantine.

En Oranie, un Breton, Jules Dupré de Saint Maur, colon en « gants jaunes », disposant de gros capitaux, achetait en 1844, quatre cents hectares de terres à Arbal, au pied des monts du Tessalah au sud d'Oran. Il installait des familles, venues de France, engageait des travailleurs marocains et des « cuadrillas » d'Espagnols. Il défrichait la « brousse », arrachait les racines à la charrue « déboiseuse », creusait des tranchées parallèles,

et plantait les premières vignes modernes, alignées, à écartements et intervalles réguliers. Il les conduisait en taille basse, en « gobelets », et s'équipait en matériel. Les boutures utilisées provenaient du Roussillon, de Catalogne et du sud de l'Espagne. Pour la première fois, les cépages choisis, Grenache, Mourvèdre, Carignan, étaient exclusivement européens. Ils s'étaient vite répandus dans la périphérie d'Oran. Entre

⁹ Agronome punique, auteur d'un traité sur l'agriculture.

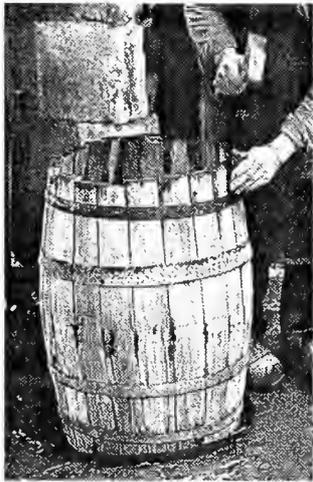
¹⁰ Ce type de vignobles existe encore en zones montagneuses et pauvres d'Europe centrale.

¹¹ Le domaine de la Trappe sera racheté en 1904 par le Suisse Borgeaud et passera de 120 hectares à 1 050 en 1948 et 620 en 1958

Histoire de futaille

Apprendre à cultiver la vigne, à faire du vin, du bon vin de préférence, ce fut la préoccupation des premiers vigneronniers en Afrique du Nord. La viticulture demandait de bons outils, la tonnellerie lui apporta l'art de conserver le vin.

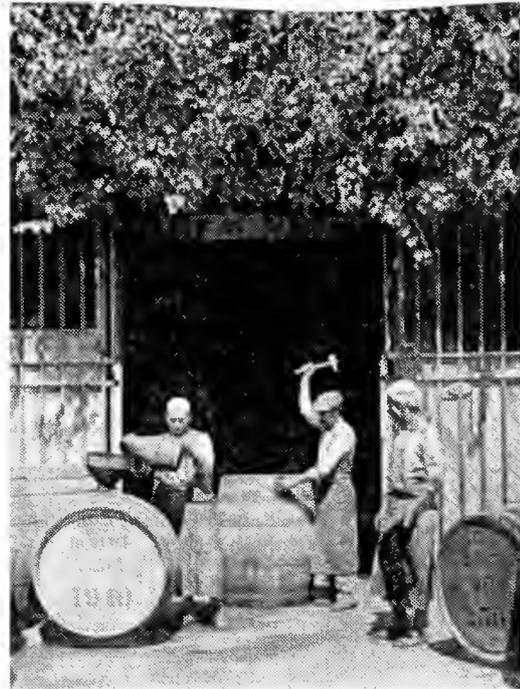
Avant les machines-outils, les ouvriers tonneliers fabriquaient à la main, les barriques, les fûts en bois. C'est le chêne qui fournissait le meilleur bois, tant par sa solidité que par son tanin qui contribuait à la



qualité et à la conservation du vin. On fendait tout d'abord les billes de chêne, en quartiers

qui étaient débités en « merrains ». Les douelles étaient alors cintrées à la vapeur ou au feu, puis creusées à leurs extrémités pour y encastrer les fonds. Elles étaient maintenues par d'épais « feuillards », rivetés.

On distinguait, selon les capacités: le demi-muid (600 litres), les barriques bordelaises (223 litres), les demi-barriques ou sixains (112 litres), les quarts (55 litres).



Alger, sous les voûtes des rampes, un tonnelier vers 1900

autres, chez Louis Rousset à Dar Beïda sur la route d'Assi bou Nif, chez Joseph Long au domaine Sainte Sophie à la Senia, chez Lamur, sur le plateau même de Kargentah qu'envahissait la ville, à Arcole chez Charles Daudrieu et François Durand.

Les premiers vins obtenus, quoique de conservation difficile, étaient prometteurs, comme ceux qu'avaient vinifiés les Catalans Français, établis au sud de Mascara. Ils étaient d'un rouge presque

noir, très alcoolisés et faisaient « tourner les têtes ». Les Pères de l'orphelinat de Misserghin avaient recueilli des boutures et créé une pépinière de multiplication des nouveaux cépages. La même tendance d'une conception nouvelle de la viticulture, se développait vers l'est. A Novi, chez Charles Richard, à Baba Ali sur le domaine du comte de Richemond, à Bourkika sur celui de Laurent Aupêche et, à Birtouta, sur celui de Jean Coudray¹².

En 1847, éclatait en France la première crise viticole d'importance. Elle était provoquée par la diffusion rapide d'un champignon parasite, arrivé d'Amérique : l'oïdium¹³. La France, en manque de vin, en demandait alors à l'Algérie et votait une loi, en 1851, qui autorisait l'entrée, en franchise, sur le territoire français des « produits naturels algériens ». L'Algérie n'était pas en mesure de répondre. La superficie totale de son vignoble à vins de table était estimée à 800 hectares.

Les données allaient désormais très vite évoluer. Le général Lamoricière était devenu ministre de la guerre. Après l'échec des centres de colonisation de 1848, il faisait parvenir, aux survivants du paludisme et des deux épidémies de choléra, des plants de vigne. Mal conditionnés et expédiés trop tard, en 1851, les plants n'avaient pas résisté au transport et l'échec avait été total. Mais l'élan était donné officiellement. En 1853, le général Randon, gouverneur général, autorisait la création d'un demi hectare de vignes expérimentales dans l'enceinte du pénitencier de Berrouaghia¹⁴. Dans la même logique, en 1861, un autre militaire gouverneur, le maréchal Pelissier, ouvrait deux fermes modèles, à Birmandreis et à Birkadem sur l'oued Kerma.

A Kléber, un colon, Michel Bastoul, plantait une petite vigne. Dans une barrique défoncée de « gros bleu » il avait

trouvé des copeaux de bois de « campêche »¹⁵ destinés à donner un peu de couleur à la « vinasse » importée de France. Le vin manquait et on le payait cher pour éviter de boire, par crainte des épidémies, l'eau des sources et des puits infectée de miasmes. La tentative de Michel Bastoul avait été accueillie avec scepticisme. La terre ne se prêtait pas à la culture de la vigne. Le colon avait persévéré, gagné un peu d'argent, avait acheté d'autres terrains. Les critiques avaient cessé. Kléber, Renan, Saint Leu, Saint Cloud plantaient.

Le vignoble d'Algérie, d'initiative privée, se développait en coteaux et en montagnes de basse altitude. A l'opposé de ce qui se faisait en France, il couvrait les pentes exposées au nord et rafraîchies par l'humidité apportée par les vents marins. Il était protégé de l'air brûlant du sud par les sommets de l'Atlas. Tout à l'est, la vigne restait localisée autour des grandes villes côtières de la Calle à Dellys. Le Sahel d'Alger était la région viticole la plus importante et la plus ancienne. La vigne envahissait la Mitidja et gagnait les pentes de l'Atlas, de Mouzaïville à Fondouck. Elle se développait à l'ouest le

¹² Cette liste n'est pas exhaustive. Elle résulte de recherches aux A.O.M. et à la bibliothèque de la maison des Rapatriés à Aix en Provence.

¹³ La parade sera rapidement trouvée après l'utilisation du soufre.

¹⁴ Arraché en 1924 à 71 ans d'âge — selon E. Vivet de l'Institut Agricole d'Algérie.

¹⁵ Bois de campêche : bois teinturier — Mémoire de Virginie Bastoul-Roubineau de Kléber vers 1865 (Doc. Privée).

long de la côte, de Cherchell à Mostaganem, et s'arrêtait sur les berges de la Macta. Dans la région d'Oran elle recouvrait 725 hectares, du plateau de Saint Cloud à Lourmel, point limite, à l'extrémité de la grande Sebka. Les premières statistiques fiables paraissaient en 1864. Elles faisaient état de 3 148 hectares appartenant à des Indigènes, raisins de table essentiellement, et de 6 567 à des Européens. En 1867, malgré l'opposition des viticulteurs méridionaux, l'Algérie exportait d'Alger sur Marseille ses premières barriques de vin.

Cette année-là, pendant l'Exposition Universelle de Paris, les délégués algériens proclamaient : « L'Algérie a le plus grand intérêt à cultiver la vigne et elle doit s'efforcer de conserver chez elle les 8 millions qu'elle dépense annuellement en achats de vins ». La Chambre Consultative d'Agriculture d'Oran précisait de son côté : « Nous saurons, sans primes, sans subventions, sans encouragements et sans barrages, faire dire... que les vigneron ont été des gens bien inspirés ».

Après avoir rencontré pendant près de vingt-cinq ans, une hostilité ouvertement déclarée, la culture de la vigne finissait par être admise officiellement. Mercier Lacombe, directeur des Services Civils à Alger, à une époque de pleine banqueroute économique, avait prophétisé, dès 1861, que la vigne s'imposerait comme une culture incontournable. Il

avait ajouté : « L'Algérie sera un jour un des plus grands pays viticoles du monde ». C'est alors que la destruction presque totale du vignoble français par un puceron, d'origine américaine, le « phylloxera »¹⁶, permettait au vignoble algérien de prendre irrésistiblement son essor.

Les religieux n'étaient pas en reste. En 1868 les pères blancs de la Mission d'Afrique plantaient de la vigne à Ouled Adda près de Maison Carrée, et les sœurs du Bon Pasteur à Misserghin en faisaient autant. L'année suivante, le Cardinal Lavignerie, soucieux d'assurer le financement de ses missions et de ses oeuvres caritatives, autorisait les sœurs de Notre Dame d'Afrique à diffuser et commercialiser leur « Vin de l'Orphelinat ».

Dans le même temps, de gros investisseurs, banquiers à Saint Etienne, faisaient l'acquisition d'un vaste domaine à Mondovi sur la Seybouse. D'autres colons les imitaient. Les Bertagna dans la plaine de Bône devenaient les plus gros propriétaires de la province. La famille Berthoin plantait en 1872 le domaine Sainte Eugénie à Oran. La vigne gagnait la région d'Aïn Témouchent et les villages voisins de Sidi bel Abbès. Saint Cloud atteignait ses limites à Sainte Adélaïde, en bordure du lac El Mellah.

En moins de vingt ans le vignoble algérien avait doublé en superficie. Il

¹⁶ Détecté dans le Gard en 1863, a provoqué l'arrachage de 2,5 millions d'hectares en France.

recouvrait 17 000 hectares. Techniquement, la viticulture avait peu évolué et cherchait encore à se définir. « Les colons ne se préoccupent pas de la première de toutes les conditions, c'est-à-dire du choix des cépages qui doivent convenir à la formation du vignoble », concluait, dans son rapport au gouvernement général, la Commission Algérienne en 1874. Les nouveaux arrivés apportaient de leurs contrées d'origine des préjugés et des routines, le plus souvent leur ignorance. Ils n'imaginaient pas, les Alsaciens-Lorrains les premiers, que dans un pays aux conditions naturelles différentes, des conceptions et des techniques nouvelles s'imposaient.



En 1877 le gouverneur **Le Triomphe de Dionysos, mosaïque, musée de Sousse**

général Chanzy déclarait vouloir attirer, en Algérie, les viticulteurs du Midi, ruinés par la crise phylloxérique¹⁷. Ils étaient venus nombreux, de l'Hérault et du Gard, et s'installaient en Oranie et dans l'Algérois. Ceux de la vallée du Rhône et du Lyonnais, choisissaient la plaine de Bône et le golfe de Bougie. Ils faisaient un calcul simple : « Si la vigne

reste dix ans sans phylloxera, nous avons le temps de faire fortune ». Ils venaient pour épuiser le sol, s'enrichir et repartir. Ils resteront.

L'Algérie ne produisait encore que la moitié de ses besoins alors que la production métropolitaine chutait, elle aussi, de moitié en 1883. Le gouvernement, très officiellement, changeait de doctrine et encourageait les plantations, pour dimi-

¹⁷ Environ 10 000 originaires des départements du sud de la France.

nuer la charge de ses importations de vins étrangers.

En 1885 à Tlemcen, en 1886 à Philippeville, le phylloxera arrivait. Un syndicat de défense contre le parasite était créé à Oran dès février 1887. Les traitements préconisés (extinction du parasite par des injections de produits chimiques) étaient onéreux et peu efficaces. Ils rebutaient les colons. Certains renonçaient et abandonnaient leurs vignes, découragés. La parade était pourtant connue. Elle avait été mise au point en France dès 1873 et autorisée en 1880. Elle utilisait la technique du greffage des cépages de Viniferas sur des porte-greffes résistants de vignes sauvages d'origine américaine. La méthode avait ses partisans et ses détracteurs. En utilisant des vignes américaines, on craignait de favoriser l'extension de la maladie dans toutes les régions non contaminées. Le gouvernement hésitait et finalement, sous la pression des « américanistes », d'Aurelles à Boufarik, et Coste dans la plaine du Chélif, autorisait l'utilisation des vignes américaines.

Pour de nombreux colons il était trop tard. Les banques avaient resserré le crédit. Les capitaux français ne s'investissaient plus dans les vignobles. Leur rentabilité devenait trop hasardeuse. Des viticulteurs, endettés et ruinés, vendaient leurs terres à bas prix, pour se réfugier dans les villes. De nouveaux immigrants les remplaçaient. Ils arrivaient d'Espagne et s'installaient en Oranie; d'Italie et de Sicile et choisissaient l'Algérois et le

Constantinois. Des chercheurs de renom diffusaient les résultats de leurs travaux. Les professeurs Viala dès 1889, puis Vivet à partir de 1904, définissaient les normes d'encépagement et de conduite du vignoble algérien à partir de critères d'ordre pédologique et climatique. Malgré l'extension du phylloxera, la superficie du vignoble ne cessait d'augmenter et passait de 95 000 hectares en 1889 à 165 000 en 1904.

A cette époque, la France avait reconstitué son potentiel d'avant la crise. L'Algérie ne devait achever la reconstitution de son vignoble qu'en 1933, avec 373 000 hectares, et atteindre un plafond, en 1938, avec près de 400 000 hectares. Depuis le début du siècle, la viticulture algérienne suivait les vicissitudes de la viticulture métropolitaine. Des périodes d'euphorie et d'autres de mévente, des confrontations souvent orageuses, et enfin une réglementation contraignante commune. En 1954, année charnière pour l'avenir du pays, l'Algérie déclarait aux services fiscaux plus de 19 millions d'hectolitres de vins,

Bibliographie sommaire :

- La Vigne en Algérie* - H. Isnard, 1954
- La reconstitution du vignoble algérien* - E. Vivet, 1907
- La reconstitution du vignoble en Oranie* - Chauliac et Vermeil, 1912
- Le vignoble algérien* - Aldebert et Orsatt, 1959



Bône, quai Warnier, l'embarquement du vin vers la France

de 3 millions inférieurs à son record de 1934. Elle devenait le 4^e producteur mondial. En 1962, elle rétrogradait au 6^e rang pour très vite descendre tout en bas des tableaux statistiques.

La vigne en Algérie, pendant cent trente ans, aura été le résultat d'un immense travail individuel, dû à l'acharnement et à la souffrance des hommes, les « maudits colons »¹⁸, mal compris et souvent dénigrés.

Le « miracle du vin » cher à Louis Bertrand¹⁹ n'a pas été un don du ciel. En 1904, un viticulteur de Saint-Cloud²⁰ le définissait en termes très simples : « Veuillez nous faire cette grâce que ce n'est pas de gaieté de cœur que nous avons entrepris le travail ardu de la reconstitution du vignoble et que, si

nous le faisons, c'est que nous n'avons pas le choix de faire autrement²¹. Quarante ans plus tard, l'écrivain Paul Reboux de l'Académie des Gastronomes, rendait un hommage mérité aux vins d'Algérie et à leurs créateurs : « J'ai le respect de la réussite et j'aime le succès des autres ». Il comparait les vins d'Algérie à ceux de France et ajoutait : « D'autres vins de la famille française sont nés, ils ont grandi dans l'ombre, ils seront capables, demain, aujourd'hui peut-être, non de vous disputer le pouvoir, mais de réclamer un rang auprès de vous »²². ■

¹⁸ « *Ces maudits colons* » - Claire Janon - 1966.

¹⁹ Ecrivain dont les romans ont fait découvrir le petit peuple d'Algérie et qui revendiquait l'héritage romain.

²⁰ Village d'origine de la famille de l'auteur. 2^e vague de colons de 1849.

²¹ Cité par H. Isnard.

²² « *Et voici les vins d'Algérie* » - Paul Reboux - 1945

L'Arbre des Dieux, l'Arbre de Dieu

L'Olivier

Marie-Claire Micouleau

L'olivier est l'arbre le plus chargé de symboles que l'humanité connaisse: de l'Ancien Testament à nos jours, en passant notamment par les plus beaux poèmes de l'Antiquité grecque ou latine, il incarne la paix et la fécondité mais aussi la purification, la force et la victoire.

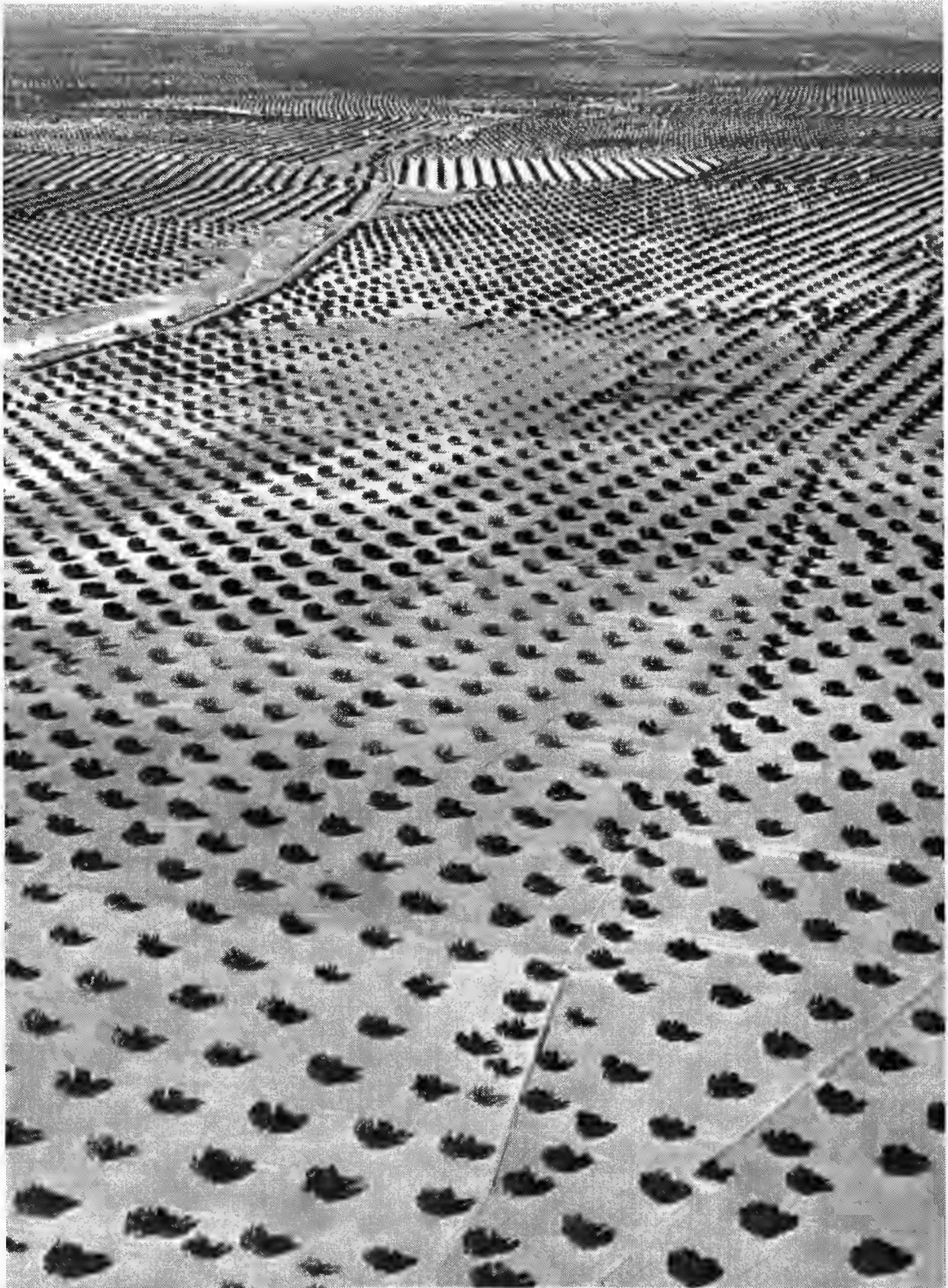
Chacun a en lui l'image de la colombe porteuse du rameau qui vient annoncer à Noé la renaissance de la terre et la réconciliation avec Dieu, après la punition qu'il avait infligée à l'homme. Dieu dit: « ce rameau est le signe de l'alliance que je mets entre moi et vous et tous les êtres vivants qui sont avec vous pour les générations à venir. »

Dans l'Égypte ancienne, les feuilles de l'olivier parent la couronne de justice sur la tête de Toutankhamon. Ramsès III offrit au dieu Râ une plantation d'oliviers pour que « les huiles, symboles de vie et d'éternité, gardent vivantes les lampes de [son] sanctuaire. »

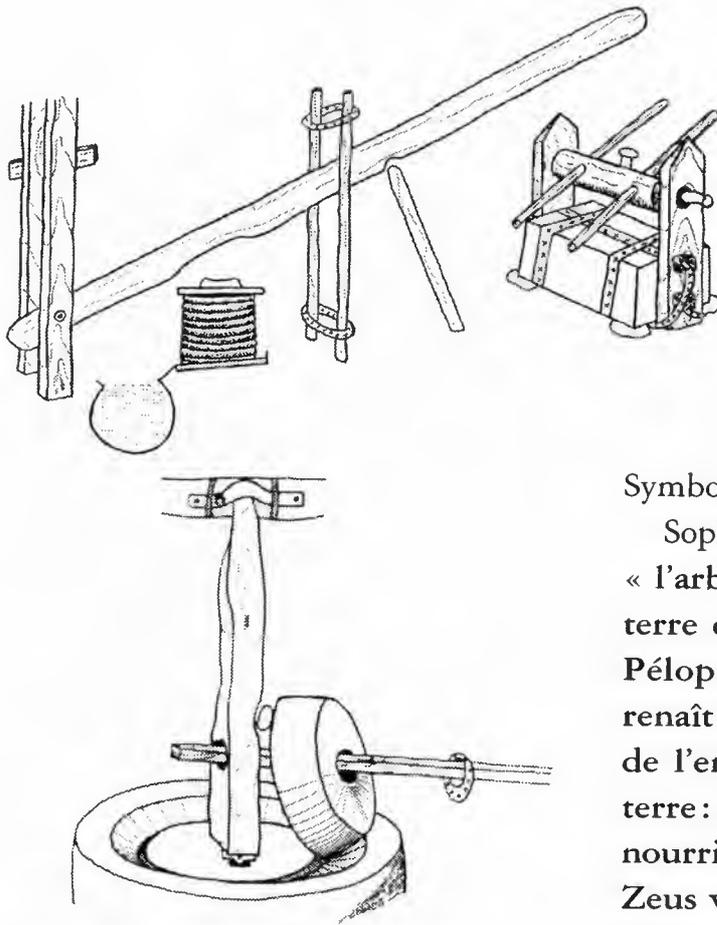
La mythologie grecque nous assure que l'olivier est à l'origine de la naissance

d'Athènes. Athéna et Poséidon se disputaient, sous les yeux de Zeus, la possession de l'Attique. Le roi des dieux décida que le gagnant serait celui qui ferait aux hommes le cadeau le plus utile: Poséidon fit alors jaillir de l'écume de la mer un cheval piaffant; Athéna frappa le sol de sa lance « étincelante » (car elle était déesse de la guerre) et fit ainsi surgir un olivier, gage de paix.

Zeus décida que c'était là un cadeau miraculeux pour les hommes et fit de la déesse la maîtresse de l'Attique. Athéna donna son nom à la cité et l'arbre planté dans l'Erechthéion devint l'Arbre Sacré. Les Perses, nous raconte Hérodote, quand ils allumèrent le fameux incendie qui détruisit l'Acropole, durant la deuxième



Plantation d'oliviers dans la région de Sfax



Tiré d'une étude de Pierre Morizot, dessin de matériel ancien pour la fabrication de l'huile d'olive dans le massif de l'Aurès.

guerre médique, ne vinrent pas à bout de l'arbre miraculeux qui résista — ou, selon Eschyle — repoussa d'une coudée en une nuit « signe que le peuple d'Athènes, dans sa jeunesse et dans sa fougue, saurait réparer les désastres. »

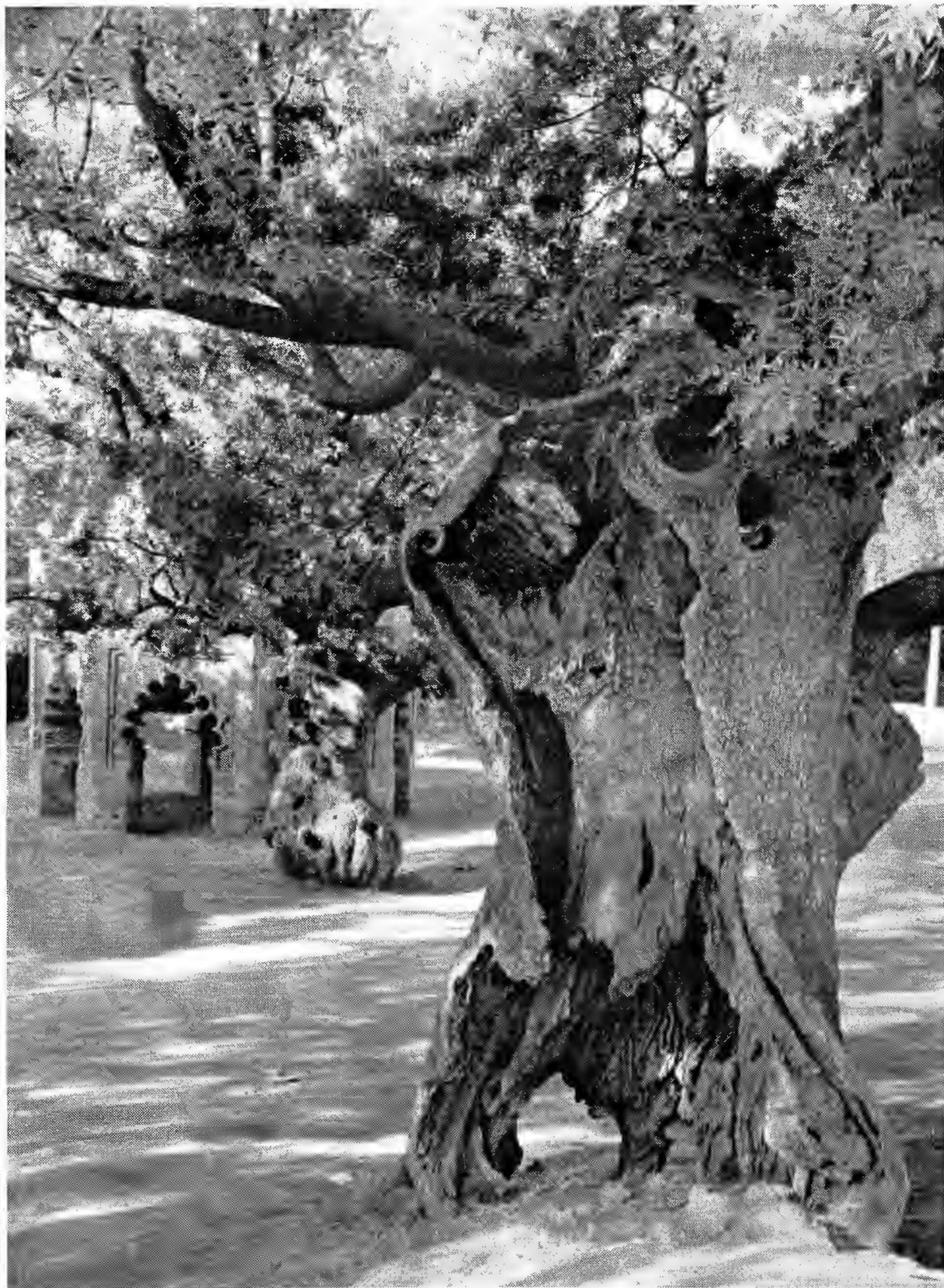
Le même Eschyle, dans *Les Perses* (v. 603-620) met en scène Atossa, la veuve de Darius, qui invoque l'ombre de son mari: « je viens apporter au père de mon fils les libations apaisantes aux morts, que mon amour lui consacre, le lait blanc et doux [...] le miel brillant et ce fruit odorant de l'olivier blond, dont le vivace feuillage brille en toute

saison ». On dit encore qu'Héraclès quand il institua les jeux olympiques avait planté à Olympie son bâton dans le sol. Celui-ci se chargea aussitôt de branches et de feuilles et devint un magnifique olivier dont le héros tressa les rameaux en couronnes pour honorer les vainqueurs des premiers jeux.

Symbole de force et de victoire!

Sophocle, dans *Œdipe à Colone*, chante « l'arbre qui n'a pas son pareil, ni en terre d'Asie, ni dans la grande île de Pélopos, arbre invaincu, arbre qui renaît de lui-même, terreur des lances de l'ennemi; il croît surtout en cette terre: c'est l'olivier aux feuilles pâles, nourricier des enfants. L'œil ouvert de Zeus veille sur lui et Athéna aux yeux brillants ». La poésie latine n'est pas en reste: comme Horace, comme Ovide, Virgile a chanté²³ l'olivier parmi les vergers et les bois sacrés: « maintenant c'est toi, Bacchus que je m'en vais chanter, et, avec toi, les plants des forêts et les fruits de l'olivier si lent à croître [...] La nature a des modes variés pour produire les arbres. En effet, certains, sans y être contraints de la part des hommes, poussent d'eux-mêmes et couvrent au loin les plaines et les sinueuses vallées. D'autres ont besoin de l'émondeur qui n'hésite pas à rendre avec confiance à la terre les rameaux de la cime. Mieux encore, d'un bois sec,

²³ dans *Les Géorgiques*, livre II, préambule.



Magnifique olivier plus que centenaire à Sidi Yacoub.

que le fer a dépouillé de ses branches, l'olivier — étonnant prodige!- fait surgir des racines. »

Nous sommes tous imprégnés, par nos traditions judéo-chrétiennes, de la force symbolique de l'olivier. Nous vivons la passion du Christ au Jardin des Oliviers, nous savons, selon les évangiles, que sa croix était faite de bois d'olivier.

Nous savons aussi que l'huile d'olive, mêlée de myrrhe, de cannelle et d'autres plantes, constituait l'huile de la sainte onction dont Moïse, sur l'ordre de Yahvé, devait oindre l'Autel, l'Arche de l'Alliance et ses fils. Bien sûr, nous savons que le Saint-Chrême, que le prêtre catholique ou orthodoxe utilise pour diverses onctions, est composé d'huile d'olive et de baume.

Ce que nous savons moins, c'est que saint Paul, à Antioche, avait à résoudre l'affrontement qui opposait les convertis hébreux intégristes et les convertis païens « non circoncis », hellénistes et anciens partisans d'Etienne. saint Paul répétait que juifs et païens ont le même Seigneur et que Dieu n'a jamais rejeté Israël. Plus tard, dans la célèbre Epître aux Romains, (XI, 16 à 19), il usera d'une superbe métaphore pour convaincre les nouveaux chrétiens: « Si la racine de l'olivier est sainte, les branches le sont aussi. Mais si quelques-unes des branches ont été coupées, tandis que toi, olivier sauvage, tu as été greffé parmi les branches restantes de l'olivier pour

avoir part avec elles à la richesse de la racine, ne va pas faire l'orgueilleux au dépens des branches! Ce n'est pas toi qui portes la racine, c'est la racine qui te porte! ».

Grâce à l'olivier, saint Paul nous démontre que le christianisme est bien un rameau du judaïsme et que les dissensions n'ont pas lieu d'être. Saviez-vous aussi que Gethsémani (le jardin des oliviers) veut dire en araméen « le pressoir à huile » ?

En Islam, l'olivier est l'axe du monde, l'Homme universel, c'est-à-dire le Prophète. Dans le Coran, le verset de la Lumière (24, 35) compare la lumière d'Allah à « une niche avec une lampe, la lampe est en cristal et le cristal, tel un astre étincelant, est illuminé par le fruit d'un arbre béni, un olivier, ni oriental, ni occidental. Son huile brillerait même si le feu ne la consommait pas, lumière sur lumière ».

Et voici un petit poème berbère²⁴

*Si tu conserves l'olivette
Sans arracher un olivier,
Quatre anges pendront leur musette
Aux quatre coins de ton quartier.*

*Mais si, poussé par la folie,
Tu fends l'arbre de bon conseil,
Quatre anges de mélancolie
Viendront pleurer toute ta vie
Aux quatre coins de ton sommeil.*

²⁴ Rapporté par R. Loussert dans *l'Olivier*.



Images de Tunisie : l'olivier, le marabout, la mer

La figue et le paresseux

Alphonse Daudet

L'œuvre algérienne de Daudet se borne, pour beaucoup, à la connaissance de Tartarin de Tarascon. Mais c'est se priver de textes, admirablement écrits, disséminés dans toute son oeuvre. *Les Contes du lundi*, *les Lettres de mon Moulin*, *Trente ans de Paris*, entre autres écrits, sont à relire. Ici, le figuier, évocateur de l'Afrique du Nord, nous est un fort bon prétexte, pour vous faire connaître ce conte délicieux, ironique et si plein de chaleur, de fruits mûrs, d'odeurs et, pourquoi ne pas le dire, de divine paresse.

Dans l'indolente et voluptueuse petite ville de Blidah, quelques années avant les Français, vivait un brave Maure qui, du nom de son père, s'appelait Sidi-Lakdar et que les gens de sa ville avaient surnommé le Paresseux.

Vous saurez que les Maures d'Algérie sont les hommes les plus indolents de la terre, ceux de Blidah surtout ; sans doute à cause des parfums d'oranges et de limons doux dont la ville est noyée. Mais, en fait de paresse et de nonchaloir, entre tous les Blidiens, pas un ne venait à la ceinture de Sidi-Lakdar. Le digne seigneur avait élevé son vice à la hauteur d'une profession. D'autres sont brodeurs, cafetiers, marchands d'épices. Sidi-Lakdar, lui, était paresseux.



A la mort de son père, il avait hérité d'un jardinet, sous les remparts de la ville, avec de petits murs blancs qui tombaient en ruines, une porte embroussaillée qui ne fermait pas, quelques figuiers, quelques bananiers et deux ou trois sources vives, luisant

dans l'herbe. C'est là qu'il passait sa vie, étendu de tout son long, silencieux, immobile, des fourmis rouges plein sa barbe. Quand il avait faim, il allongeait le bras et ramassait une figue ou une banane écrasée dans le gazon près de lui ; mais s'il eût fallu se lever et cueillir un fruit sur sa branche, il serait plutôt mort de faim. Aussi, dans son jardin, les figues pourrissaient sur place, et les arbres étaient criblés de petits oiseaux.

Cette paresse effrénée avait rendu Lakdar très populaire dans son pays. On le respectait

à l'égal d'un saint. En passant devant son petit clos, les dames de la ville qui venaient de manger des confitures au cimetière, mettaient leurs mules au pas et se parlaient à voix basse sous leurs masques blancs. Les hommes s'inclinaient pieusement, et, tous les jours, à la sortie de l'école, il y avait sur les murailles du jardin toute une volée de gamins en vestons de soie rayée et bonnets rouges, qui venaient essayer de déranger cette belle paresse, appelaient Lakdar par son nom, riaient, menaient du train, lui jetaient des peaux d'oranges.

Peine perdue ! Le paresseux ne bougeait pas. De temps en temps, on l'entendait crier du fond de l'herbe : « Gare, gare tout à l'heure, si je me lève ! » mais il ne se levait jamais.



À Dougga, une haie de figuiers de Barbarie

Or, il arriva qu'un de ces petits drôles, en venant comme cela faire des niches au paresseux, fut en quelque sorte touché par la grâce et, pris d'un goût subit pour l'existence horizontale, déclara un matin à son père qu'il entendait ne plus aller à l'école et qu'il voulait se faire paresseux.

- Paresseux, toi ? fit le père, un brave tourneur de tuyaux de pipes, diligent comme une abeille et assis devant son tour dès que le coq chantait... Toi, paresseux ? En voilà une invention ?

- Oui, mon père, je veux me faire paresseux... comme Sidi Lakdar...

- Point du tout, mon garçon. Tu seras tourneur comme ton père, ou greffier au tribunal du Cadi comme ton oncle Ali ; mais, jamais, je ne ferai de toi un paresseux... Allons, vite, à

l'école ; ou je te casse sur les côtes ce beau morceau de merisier tout neuf...
Arri, bourriquot !

En face du merisier, l'enfant n'insista pas et feignit d'être convaincu ; mais au lieu d'aller à l'école, il entra dans un bazar maure, se blottit à la devanture d'un marchand, entre deux piles de tapis de Smyrne, et resta là tout le jour, étendu sur le dos, regardant les lanternes mauresques, les bourses de drap bleu, les corsages à plastrons d'or qui luisaient au soleil, et respirant l'odeur pénétrante des flacons d'essence de rose et des bons burnous de laine chaude. Ce fut ainsi désormais qu'il passa tout le temps de l'école...

Au bout de quelques jours, le père eut vent de la chose ; mais il eut beau crier, tempêter, blasphémer le nom d'Allah et frotter les reins du petit homme avec tous les merisiers de sa boutique, rien n'y fit. L'enfant s'entêtait à dire : « Je veux être paresseux... je veux être paresseux », et toujours on le trouvait étendu dans quelque coin. De guerre lasse, et après avoir consulté le greffier Ali, le père prit un parti :

- Écoute, dit-il à son fils, puisque tu veux être paresseux à toute force, je vais te conduire chez Lakdar. Il te passera un examen, et si tu as réellement des dispositions pour son métier, je le prierai de te garder chez lui, en apprentissage.

- Ceci me va, répondit l'enfant.

Et, pas plus tard que le lendemain, ils s'en allèrent tous les deux, parfumés

de verveine et la tête rasée de frais, trouver le paresseux dans son petit jardin.

La porte était toujours ouverte. Nos gens entrèrent sans frapper ; mais, comme l'herbe montait très touffue et très haute, ils eurent quelque peine à découvrir le maître du clos. Ils finirent pourtant par apercevoir, couché sous les figuiers du fond, dans un tourbillon de petits oiseaux et de plantes folles, un paquet de guenilles jaunes qui les accueillit d'un grognement.

Le Seigneur soit avec toi, Sidi Lakdar, dit le père en s'inclinant, la main sur la poitrine. Voici mon fils, qui veut absolument se faire paresseux. Je te l'amène pour que tu l'examines, et que tu voies s'il a la vocation. Dans ce cas, je te prie de le prendre chez toi comme apprenti. Je paierai ce qu'il faudra.

Sidi Lakdar, sans répondre, leur fit signe de s'asseoir près de lui, dans l'herbe. Le père s'assit, l'enfant se coucha, ce qui était déjà un fort bon signe. Puis tous les trois se regardaient sans parler.

C'était le plein midi du jour ; il faisait une chaleur, une lumière... Tout le petit clos avait l'air de dormir. On n'entendait que le crépitement des genêts sauvages, crevant leurs cosses au soleil, les sources chantant sous l'herbe et les oiseaux alourdis qui voletaient entre les feuilles avec un bruit d'éventail ouvert et refermé. De temps en temps, une figue trop mûre se détachait et dégringolait de branche en



branche. Alors, Sidi Lakdar tendait la main et, d'un air fatigué, portait le fruit jusqu'à sa bouche. L'enfant, lui, ne prenait pas même cette peine. Les plus belles figues tombaient à ses côtés sans qu'il tournât seulement la tête. Le maître, du coin de l'œil, observait cette magnifique indolence ; mais il continuait à ne pas souffler mot.

Une heure, deux heures se passèrent ainsi. Pensez que le pauvre tourneur de tuyaux de pipes commençait à trouver la séance un peu longue. Pourtant, il n'osait rien dire, et demeurait là, immobile, les yeux fixes, les jambes

croisées, envahi lui-même par l'atmosphère de paresse qui flottait dans la chaleur du clos, avec une vague odeur de banane et d'orange cuites.

Tout à coup, voilà une grosse figue qui tombe de l'arbre et vient s'aplatir sur la joue de l'enfant. Belle figue, par Allah ! rose, sucrée, parfumée comme un rayon de miel. Pour la faire entrer dans sa bouche, l'enfant n'avait qu'à la pousser du doigt ; mais il trouvait cela encore trop fatigant, et il restait ainsi, sans bouger, avec ce fruit qui lui embaumait la joue. A la fin, la tentation devint trop forte ; il cligna de l'œil vers son père et l'appela d'une voix dolente.

« Papa, dit-il, papa... mets-la moi dans la bouche... »

A ces mots, Sidi Lakdar, qui tenait une figue à la main, la rejeta bien loin, et s'adressant au père avec colère :

« Et voilà l'enfant que tu viens m'offrir pour apprenti ! Mais c'est lui qui est mon maître ! C'est lui qui doit me donner des leçons ! ».

Puis, tombant à genoux, la tête contre terre, devant l'enfant toujours couché :

« Je te salue, dit-il, ô père de la paresse ! ».

La figue et le paresseux a d'abord paru dans *Paris-Illustré* (27 mars 1870), puis dans *Le Soir* (29 août 1871) et dans la 2^e partie de *La Belle Nivernaise* dans une série de *Contes et Nouvelles* en 1886.

Le passé composé

Notre *Passé Composé* renferme, à lui seul, toute l'essence d'un numéro, mais il est plus encore. Quand nous avons décidé de nous inspirer de l'arbre, pour bâtir cette *Mémoire Plurielle*, nous n'avions pas vraiment pris conscience de l'importance qu'avaient les arbres dans ces trois pays d'Afrique du Nord. Leur variété, leur beauté, donnaient au paysage toute son originalité, toute une diversité, une richesse. Nous avons eu plaisir à les évoquer dans des textes littéraires, mais nous sentions aussi qu'il nous fallait, en quelques lignes au moins, les nommer, les faire un peu revivre. Original devoir de mémoire, un souvenir en forme de branches et de feuillages...

Le palmier

Quitte à décevoir certains de nos fidèles lecteurs (selon la formule consacrée), nous nous devons de leur révéler que le palmier, malgré sa majesté, n'est pas un arbre. Mais c'est bien une herbe car ce n'est pas une dicotylédone mais une monocotylédone. Il a pourtant tous les attributs de l'arbre car il s'élève très haut au-dessus de la famille des herbes, de manière parfois très arrogante. Pas de branches, mais des palmes. Les savants ont dit de lui que c'est un chaî-



non manquant dans l'histoire des végétaux.

Néanmoins on recense, selon les « taxonomistes », plus de 2700 espèces de palmiers. Alain Hervé, de l'association *Les Fous du Palmier*, nous dit dans les premières lignes du livre qu'il a consacré à cette herbe géante: « *Le palmier est un extravagant qui nous arrive tout ébouriffé du fond de la préhistoire. Il arrive aussi du Sud et porte ses feuilles en rayons, comme le soleil dont il semble être le vert jumeau* ».



Un moment de détente sous les palmiers de Gafsa

L'association des Amateurs de Palmiers créée en 1989 se situe à Hyères-les-Palmiers BP 600 83 411 Hyères CEDEX. Pour ceux qui aimeraient avoir plus de détails, ils peuvent téléphoner au 04-94-65-68 ou faxer au 04-94-35-60-17. Pour en savoir plus, d'une manière fort agréable sur le palmier, voici le nom d'un petit livre: *Le palmier* par Alain Hervé, édité par Actes-Sud.

Connaissez-vous la cérémonie nuptiale des dattiers? Elle se passe dans un décor somptueux, autour de puits creusés par les Ibadites, souvent jusqu'à cent mètres de profondeur. Et l'on dit que ce sont les chefs des plus grandes familles et leurs fils, des sages, des purs qui les ont creusés. Manuelle Roche, dans son ouvrage sur le M'Zab, nous parle de ces oasis qui servent de cadre aux épousailles :



Les dattiers croissent et aussi les citronniers, les figuiers, les grenadiers. Ces jardins des mille et une nuits, les Ibadites y font aussi pousser pour leur seul plaisir, le jasmin et les roses les plus parfumées qui soient... Au printemps, la forêt de palmiers qui étourdit du parfum de ses fleurs est toute bruyante, soudain, du même chant. Des voix d'hommes grimpés sur les palmiers se répondent de loin en loin. Ils disent une prière nuptiale. Ils célèbrent le mariage des dattiers. Il est d'usage de ne point se fier au vent et d'aller égrener sur les fleurs femelles, le pollen des fleurs du dattier mâle... Des dizaines de milliers de prières marient à chaque printemps les dattiers du M'Zab.

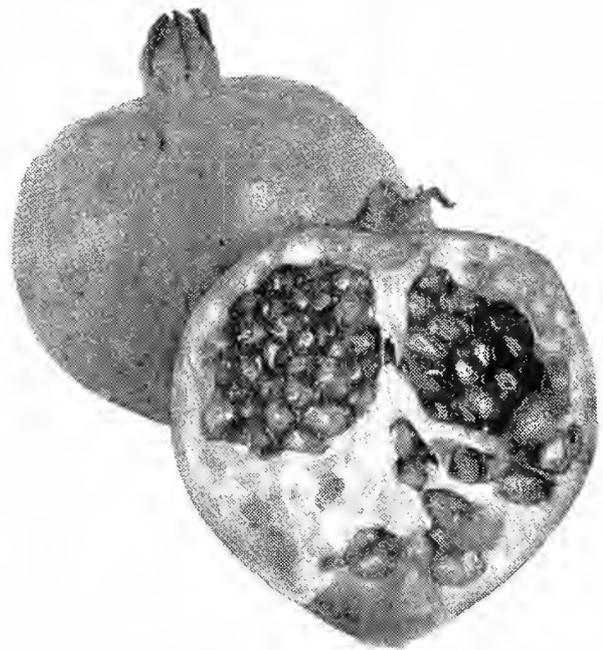
La grenade

Énigmatique et rafraîchissante, elle a fait rêver Gide qui nous donne ces quelques lignes dans *Les nourritures terrestres* :

Leur fleur semblait faite de cire,
Elle est de la couleur du fruit,
Trésor gardé, cloisons de ruches.
Abondance de la saveur,
Architecture pentagonale.
L'écorce se fend, les grains tombent,
Grains de sang dans des coupes
d'azur,
Et d'autres gouttes d'or dans des plats
de bronze !

Son nom scientifique, *punicae*, lui vient des Romains qui rapportèrent le fruit d'Afrique du Nord au moment des Guerres Puniqes. Elle teint les tapis tunisiens, tanne les cuirs marocains,

ses fleurs macérées dans l'alun donnent une belle encre rouge, son jus, en sirop additionné d'eau glacée, est fort rafraîchissant...





Au Maroc, route d'Oualidia à Safi, les arganiers battus par le vent, sont souvent occupés par les chèvres

L'arganier

Arbre de fer, olivier du Maroc, *argan* en berbère, cet arbre était très répandu sur le territoire marocain, dès l'ère tertiaire, et était connu des Phéniciens qui tiraient de l'huile de ses « olives ». En 1219, un médecin égyptien décrivait déjà les techniques d'extraction de cette huile. Léon l'Africain parle, en 1515 « des arbres épineux qui produisent un fruit nommé *argane*, d'où une huile, à très mauvaise odeur, est extraite et qui sert à l'alimentation et à l'éclairage ». Les touristes, eux, gardent tous des souvenirs photographiques de chèvres dans les arganiers. Cela rappelle la fabrication artisanale de l'huile, extraite des noyaux rejetés par ces chèvres. Naturellement, on n'en est plus là et l'industrie a pris la relève. A signaler la création en Grande-Bretagne de *The Argane Foundation*, destinée à protéger cet arbre presque légendaire.



Une association se crée pour la protection de l'arganier au Maroc *Webmaster dp project*. Et voici quelques vers d'une traduction d'un poème berbère, *imazigh*.

Dieu a rendu la forêt aphone, elle ne parle pas. Aujourd'hui que les gens la détruisent, elle a parlé en nous disant, l'arganier est résistant, il est patient. En vivant dans la soif, il a subi beaucoup de sécheresse. Ô ! la hache tu es indigne. Même abattu, l'arganier a ses héritiers. Vas-y l'écorce de l'arganier

nier, défends ton territoire pour que les noyaux le défendent. Ainsi que les feuilles vont le défendre contre les chèvres. L'arganier a ordonné au canal de fournir de l'eau à la rivière. Ô ! celui qui a pitié de moi, qu'il m'arrose contre la canicule. Maintenant que mes branches poussent, que personne ne m'irrigue. De la montagne de L'Atlas, en traversant Souss jusqu'à la région de Baha. Nous, il nous sert d'histoire. Pour m'enorgueillir devant ceux qui ne le possèdent pas.

Le tronc de l'arganier est consolateur contre les souffrances. Quand il n'y a rien à manger, il a soutenu les familles. Aujourd'hui que la vie est florissante, il est menacé par les haches. L'arganier, même abattu, laisse ses grains repousser. L'arganier a ordonné au canal de fournir de l'eau à la rivière. Nous sommes créés dans des terres arides, nous nous sommes habitués à la soif. Nous nous sommes habitués à ce que nos branches séchées soient cassées. Nous nous sommes habitués à ce que nos morceaux brisés soient brûlés.

Le chêne-liège

Quercus suber, c'est un arbre qui peut atteindre 20 mètres de haut et dit-on 200 ans de longévité. Cultivé pour son écorce, il nous est familier dans les forêts, tout autour de la Méditerranée. Dès l'Antiquité, son liège sert à boucher les jarres. Quelques siècles plus tard, le fameux Dom Pérignon « invente » le bouchon pour son Champagne, le liège se retrouve dans la protection des navettes spatiales, en cristallerie, en mécanique, en construction navale et dans de multiples implications. Nous en reparlerons dans d'autres occasions car il mérite tout notre intérêt.



Une image typique: un tronc dépouillé de son liège



Une forêt de chênes-lièges



ALGER — Vue générale
prise du Tlemmy

L'eucalyptus

Originaire d'Australie, de la famille des myrtacées, il peut atteindre parfois 150 mètres, il fut introduit en Algérie pour lutter contre les fièvres* en assainissant les marais.

Ses diverses variétés, certaines à fleurs,

introduites à partir de 1900 (cent espèces dans les collections de monsieur Cordier, à Maison-Carrée), sont *l'eucalyptus globulus*, le *rostrata*, le *cornuta*. Tous ces arbres furent utilisés pour ombrager les routes ou comme pourvoyeurs de bois.

* Voir Mémoire Plurielle n° 26 p. 7.

Le quinquina

La quinine a été, pendant une certaine période, de consommation fort courante en Algérie, dans les zones marécageuses, au point que lorsqu'un colon arrivait dans un bar et demandait une consommation, le cafetier lui donnait tout aussitôt de la quinine.

Sans doute est-ce pour cela que les " inventeurs " du Jardin d'Essai imaginaient d'introduire, dans les cultures utiles, le quinquina en 1859. Malheureusement, bien qu'il fût arbre d'altitude, les quelques plants qu'Auguste Hardy tenta d'acclimater ne résistèrent pas au froid.

Désormais, le quinquina fut surtout connu (à la manière des Indiens du Brésil qui l'utilisaient pour guérir les fièvres et l'anémie), comme un fortifiant et, lorsqu'il était fait avec un bon vin, comme un " délicieux " apéritif.

Une réalisation étonnante

Le Jardin d'Essai du Hamma, à Alger, est une réalisation qui a fait couler beaucoup d'encre et soulever bien des espoirs. Dans ce numéro, où les arbres sont très présents, bien que sous des formes assez différentes, il faut, au moins, consacrer à cette réalisation quelques lignes, citer quelques chiffres. Pépinière centrale du gouvernement, école d'horticulture, école ménagère agricole, parc zoologique, insectarium, le jardin d'essai fut tout cela mais, à l'origine, c'était une sorte de domaine expérimental des cultures susceptibles d'être implantées en Algérie. Il y avait au Jardin d'Essai près de 4 000



Une très belle perspective du jardin d'Essai du Hamma, vue du Musée des Beaux-Arts

espèces en culture. Le point de vue ornemental est assuré par les palmiers, les bananiers, les ficus, les yucas, les bambous, les hibiscus (roses, rouges, mauves), les lauriers roses, les plumbagos bleus et tant d'autres arbustes fleuris. Vers 1900 on citait la collection de M. Cordier qui comportait au moins cent espèces dont les arbres les plus anciens étaient nous dit-on, l'eucalyptus gobulus, le rostrata, le cornuta qui furent les premières espèces à être utilisées en bordure de route.

Le Jardin d'Essai comptait en tout 62 ha, dont 25 en plaine et 37 en colline. Il fut créé en 1832, sous l'influence enthousiaste du maréchal Soult et du maréchal Bugeaud. Ses premiers directeurs furent le lieutenant de vaisseau Barnier, le commandant du génie Bérard, Auguste Hardy, Charles Rivière, etc.

Dès 1900, les bains de mer étaient à l'honneur et les courageux sportifs empruntaient la magnifique allée centrale pour se rendre sur les plages. ■

Une forêt qui meurt et renaît sans cesse
La forêt merveilleuse des cèdres de l'Atlas

Jérôme et Jean Tharaud



Les cèdres de Téniet-el-Haad

Lors d'une tournée avec le général Lyautey, les frères Tharaud, pénétrant dans la montagne, au sud de Marrakech, découvrent de la falaise du bordj d'Ito, une dépression, « hérissée de choses bleuâtres », nous disent-ils. Écoutons-les nous raconter ces cèdres de l'Atlas marocain qui les ont si fort impressionnés.

Dès qu'on entre parmi ces arbres, qui dépassent en magnificence tous les arbres de nos bois, on a l'impression d'avoir soudain rapetissé. D'être devenu lilliputien, de pénétrer dans un règne de la nature où tout est de proportions plus vastes, où la vie des hommes, des animaux et des plantes a plus de force et de durée. Tandis que nos grandes futaies nous accablent de

leur ombre et de leur mélancolie, ici au contraire la forêt, aérée et lumineuse, respire moins le mystère de la légende que la sérénité des hautes pensées claires. Au-dessus d'une brousse épaisse de thuyas et de chênes verts, les troncs énormes, largement espacés, portent leurs ramures étalées comme les gradins d'une immense architecture végétale.

Chaque arbre, royalement isolé dans un domaine qui n'appartient qu'à lui, fait songer à quelque palais d'été aux multiples terrasses, superposées et verdoyantes. Les uns s'achèvent en pyramide de quarante mètres de hauteur. D'autres, brisés par le vent ou par l'âge, forment à leur sommet des nappes de verdure, pareilles à des prairies aériennes.

D'autres, plus étonnants encore, sans aucune verdure sur leurs branches, se dressent comme de grands cadavres d'une blancheur sépulcrale. Surprenantes momies d'arbres, embaumées dans la résine qui les garde pour des siècles contre la pourriture et les laisse debout, indéfiniment, dans la mort ! Au milieu de cette forêt si empressée à vivre, ces géants pétrifiés ont la solennité du temps, l'indifférence d'un obélisque au-dessus d'une foule humaine, occupée à ses besognes d'un jour.

La plupart ont succombé à la vieillesse ; beaucoup aussi ont été les victimes d'un drame, fréquent dans ces forêts. Pour abattre ces colosses qui atteignent cinq ou six mètres de tour, c'est l'habitude des bûcherons de mettre le feu à leur pied. Il n'est pas

rare qu'on brûle la moitié de ces arbres magnifiques, la plus puissante, la plus belle, afin d'avoir l'autre moitié. Fréquemment le cèdre résiste, le feu s'éteint, l'homme s'en va. L'arbre meurt mais toujours debout, bravant les orages et le temps, il devient à son tour un de ces grands corps de pierre qui mettent au milieu de ces verdure une blancheur de statue.

D'autres fois, il arrive que le feu vienne à bout de sa besogne : l'énorme fût craque et se brise à trois ou quatre mètres du sol ; mais sa masse trop puissante lasse très souvent la cognée, ou bien les moyens font défaut pour emporter ce corps trop lourd. Alors le blanc cadavre reste allongé sur place, et sa base charbonneuse, toujours enracinée dans la



Forêt de cèdres vers Taza



Vers 1900, des promeneurs sur la route de Chr ea, venant de Blidah

terre, semble un gros cierge funèbre qui s'est éteint près de lui...

Avant de les rencontrer ici, debout sur leurs montagnes, je les ai vus partout, ces arbres merveilleux, dans les cités du Maghreb. C'est leur bois, presque éternel qui protège de la mort tout ce qu'on peut admirer dans ces villes de brique, de plâtre et de terre séchée. Au milieu de matériaux périssables, eux seuls ont la force et la durée. Dans un palais de Meknès ou de Fez, l'imagination peut se faire encore quelque idée de ce qu'était une demeure de Jérusalem ou de Tyr.

Il y a,  a et là par le monde, d'autres forêts de cèdres, au Liban, en Kabylie; mais celles-là sont des forêts condamnées, mortes pour toujours à l'espérance. Elles ne se reproduisent plus et sont en train de disparaître, comme s'il n'y avait plus pour les nourrir, dans un univers appauvri,

assez d'air, de lumière et de fraîcheur souterraine. Mais ici la forêt vit. Elle meurt et renaît sans cesse. Voil  peut-être la plus grande merveille de cette forêt merveilleuse! Au pied de tous les arbres surgissent, entre les pierres, des pousses d'un vert bleu, qui dans quelques centaines d'années deviendront ces chefs-d'oeuvre forestiers dont je vois les nappes paisibles s' tager autour de nous.

Et quand, partout ailleurs, les cèdres ne seront plus qu'une grande image de souvenir et de poésie, les hommes pourront venir contempler longtemps encore dans l'Atlas, au milieu de ces troncs superbes, de ces pousses vivaces et de ces patriarches blanchis, les témoins de la Bible et du Cantique des Cantiques! ■

Ce texte a paru à la librairie Plon sous le titre *Marrakech ou les Seigneurs de l'Atlas* (1939)

Les peintres orientalistes à Narbonne

Yves Naz

La peinture orientaliste connaît un regain d'engouement depuis quelques années ; intérêt pour l'Orient chez certains, recherche de racines chez d'autres expliquent cette tendance. A Narbonne, voulant accompagner ce mouvement, Jean Lepage, le conservateur du Musée des Beaux-Arts, installé dans l'ancien Palais des Archevêques, eut l'idée d'organiser en 1997 une exposition temporaire des oeuvres orientalistes des musées audois (Carcassonne, Limoux et Narbonne).

Devant le succès de cette manifestation, M. Millet, le secrétaire général de la mairie et Jean Lepage pensèrent à une exposition permanente. Ils purent convaincre la municipalité de l'intérêt d'une telle réalisation. La salle Hippolyte Lazerges était née, Hippolyte Lazerges étant un peintre nar-

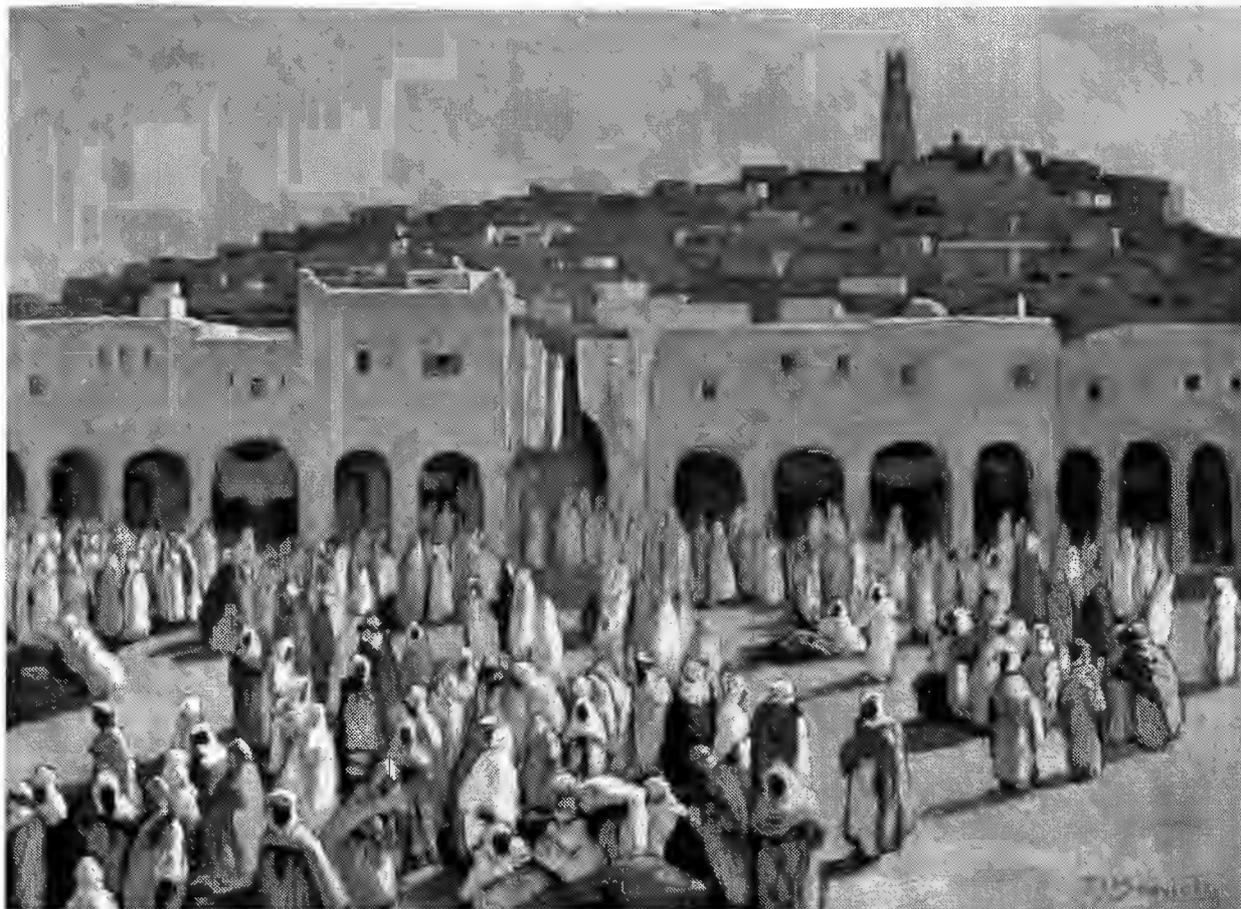


Hippolyte Lazerges - *À la fenêtre*

bonnais, installé à Alger, où il devint un orientaliste très estimé. Le musée de Narbonne en possédait déjà quelques toiles



Benjamin Constant - *Le caïd marocain Tahamy*



Maurice Bouviolle - Foule sur la place de Ghardaïa

d'excellente facture comme cette jeune Mauresque *A la fenêtre*. Cette salle connut, en 2000, après son inauguration, un succès qui dépassait toute attente et qui amena l'ouverture d'une deuxième salle.

Le Musée des Beaux-Arts de Narbonne qui possédait des collections estimables de primitifs, de peintres des écoles italienne, flamande et française, XVI^e au XVIII^e siècle, héritage en grande partie des archevêques, mécènes ou collectionneurs, sous l'ancien régime, n'avait pas de spécialisation, comme en avait le musée de Montauban avec Ingres ou celui de Castres avec Goya, ou encore celui de Martigues avec Ziem.

La peinture orientaliste devient alors sa

spécialité. Riche de plus de quatre-vingt-dix oeuvres, présentées dans des décors originaux, il est maintenant l'un des plus importants sites de peintures orientalistes en France. On peut y voir des oeuvres d'artistes languedociens comme Jean-Désiré Bascouls, Léon Cauvy ou Henri d'Estienne entre autres, des oeuvres de peintres étrangers comme Alberto Pasini, Alexandre Roubtsoff ou Oscar Spielmann, des oeuvres de pensionnaires de la villa Abd-el-Tif comme Maurice Bouviolle, Jean Launois ou Pierre Pruvost, des oeuvres de peintres nés en Algérie comme Armand Assus, Eugène Deshayes ou Maria Morescka.

On ne peut tous les citer et, pourtant,



**Alberto Pasini -
Marchand et Hemmel
sur les quais**



Fernand Cormon - Le harem

comment ignorer Benjamin Constant, Alfred Chataud, Raymond Crétot-Duval, Maxime Noiré, Georges Rochegrosse, André Suréda et tant d'autres? Tous, de styles différents, de techniques diverses, influencés par des « écoles » plus ou moins réalistes, tous ont communiqué dans le chatoiment des couleurs, exaltant la beauté et la luminosité des paysages, comme l'originalité des portraits ou des scènes de genre nord-africaines. De nombreux tableaux viendront, sans doute, encore enrichir le Musée des Beaux-Arts de Narbonne. Ce musée se doit d'être connu par tous les amateurs de peinture « orientaliste ». ■

Il existe un catalogue des peintures orientalistes du musée de Narbonne: le *Mirage oriental*. Le catalogue est en vente au prix de 31 euros (franco de port). Les chèques doivent être établis au nom du « Trésor public ». Musée des Beaux-Arts de Narbonne, B.P. 823, 11 108 Narbonne.

Heures d'ouverture:

été: 1^{er} avril – 30 septembre, tous les jours de 9 h 30 à 12 h 15 et de 14 heures à 18 heures.

hiver: 1^{er} octobre – 31 mars, tous les jours sauf le lundi, de 10 heures à 12 heures et de 14 heures à 17 heures.

Crépuscule sur les orangers de Bizerte

Annie Krieger-Krynicki

L'orangerie occupait une petite anse de la Corniche. On l'appelait la Villa Lentana par une réminiscence du nom romain des grandes propriétés du Latium ou de Numidie. Mais les aïeux de mon amie Clara ne l'occupaient que depuis 1880 après Jésus-Christ, lorsqu'ils étaient venus de Livourne. Elle cachait mal la décrépitude de ses hauts murs sous les franges violacées des bougainvillées. Au gre-



Le Jardin des Hespérides, Francfort 1577

lotte nette, le vieux gardien passait sa calotte rouge, enturbannée de jaune par un judas puis il entrouvrait la petite porte. Le grand portail, squameux comme un

lézard vert, ne tenait plus qu'à un agencement de fils de fer.

Mon amie aux cheveux vaporeux d'un Botticelli, m'attendait pour me conduire à la plage. Il fallait contourner la maison, assiégée par les vagues vertes des orangers. Nous enfiliions nos maillots sur la véranda aux faïences bleues craquelées, entre le sofa de rotin disloqué, les chaises de bambous à demi effondrées, les époussettes percées et les bottes de caoutchouc

rongées par le sel. La petite plage était blanche, sertie par des rochers sombres et la turquoise des eaux. A l'automne, les vagues déversaient des monceaux de



Bibliothèque des Arts décoratifs - Paris



Gravure du XIX^e siècle — Bibliothèque des Arts Décoratifs — Paris

varech gluant et brun, que les maraîchers venaient chercher à pleins tombereaux. Leurs bûchers infernaux distillaient une fumée âcre et iodée avant l'épandage des cendres autour des plants de pastèque. Mais, dès le mois de mai, le sable intact et cristallin cuisait les pieds. Le pêcheur voisin, filet à l'épaule, nous confiait son chaton tigré et quelques poissons. Sur les charbons du qanoun, nous les faisons griller en filets: le chaton ronronnait, mais distant comme une dame en visite. Nous regardions filer au large les voiles triangulaires et sur cette route nautique du Golfe de Sicile, patrouiller les vaisseaux de guerre ou filer les paquebots blancs. Ils nous parlaient d'aventures et d'aventurières, mais le moyen, à treize ans, d'en imaginer les détails et de forcer le cocon tapissé de rêve qui nous enveloppait douillettement !

A la fin du jour, le pêcheur débarquait. Le chat sautait sur son épaule et nous mesurions l'abîme entre l'affection et la

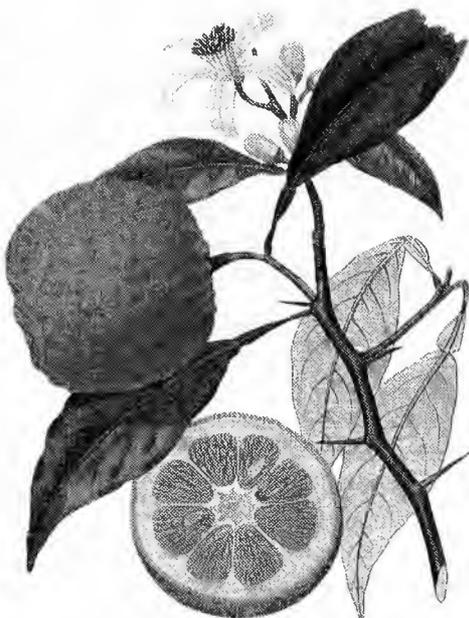
passion. Le maître nous offrait des oursins dont nous scalpions les chevelures drues. Le crépuscule brutal, faisant passer le ciel de l'or au gris, annonçait les noces de l'oranger et de l'eau. Nous courrions voir les vieux jardiniers, d'un coup sec de leur houe, rompre les canaux d'argile, l'eau vive se ruer dans les rigoles, la terre se gonfler comme une éponge. Une humidité chaude et douce lustrait les feuillages vernissés. C'était l'heure dangereuse où les anophèles embusqués sortaient de l'ombre. Loti avait trop poétiquement écrit que sous les orangers de Salonique, « dans le vieil Orient, l'air lui-même semblait tomber en décomposition » ; il ne s'agissait que de malaria, le mauvais air qui jaunit les teints, gonfle les ventres: la mère de Clara cachait, sous des châles, ses frissons de paludéenne aux premières fraîcheurs de l'automne. Il fallait attendre que la cyprienne qui s'engouffrait entre les haies de roseaux, trompant la vigilance des cyprès, ébou-

riffe les orangers et disperse les ailes des anophèles.

Toutefois, l'orangerie resterait le royaume de la touffeur et des fièvres. Mais le vieux royaume était en décadence. Clara m'en avait raconté l'épopée depuis l'introduction de la *narandji* par les Maures d'Espagne, jaloux de leurs secrets d'irrigation et d'hybridation.

Pourtant leur chef-d'œuvre, l'orgueilleuse Valence, parfumée et précocée fut supplantée par une « blonde », une étrangère venue de Jaffa. Elle fut mariée à une *demi-sanguine* du pays, à la chair piquetée de taches de rousseur. Le mariage fut heureux : il donna la *maltaise*, acidulée, tardive et recherchée. Pour la faire fructifier, les parents de Clara arrachèrent des pans de vigne. Les quadrillages d'eau et de terre couvrirent le sol pour la nouvelle reine.

Mais une révolution la menaçait : celle de la *navel*, l'exotique fille de la vieille Jaffa et d'une *Brésilienne* : un peu grotesque car elle portait une excroissance en forme de nombril qui renfermait les pépins. Là était le secret de son succès — sa chair n'était pas plus rose ou plus parfumée — mais de toute évidence, les amateurs d'orange détestaient les pépins. La guerre avait suspendu les exportations, le pays vécut en autarcie. La paix ne ramena pas le courant



Museum d'Histoire Naturelle

Toutes ces illustrations sont extraites de l'ouvrage *L'Aventure de l'Orange* de Jean-Claude Beton et Gilles Brochard, Denoël, et dont nous avons longuement parlé dans *Mémoire Plurielle*

d'échanges et les maltaises démodées pourrirent, faute de ramassage. Dans le salon de la Villa, des contrats d'hypothèque s'empilèrent sur les consoles bancales ;

des exploits traînaient sur la table du salon. L'huissier les passait par le judas au gardien méfiant. Les jardiniers licenciés, le lait de chaux ne coula plus sur les troncs excoriés. Psylles et cochenilles y distillèrent leurs sucs sucrés, envenimant les plaies. Les écorces se couvrirent d'une moisissure noire, annonciatrice de décomposition et de dégénérescence. La propriété ne trouvait pas d'acheteur car des émeutes éclatèrent à Menzel Jemil, à Ferryville et à Tunis. L'orangerie fut enfin vendue à un spéculateur immobilier.

Le cocon s'était rompu brutalement. Sur le quai, j'aidai Clara et ses parents à rassembler des valises déformées, des sacs distendus. Elle aurait tout le temps de distiller ses regrets tandis que le petit bateau blanc longerait les orangeries de la côte jusqu'à la petite anse bordée de cyprès, croisant parmi les voiles triangulaires qui lui feraient escorte, celle du pêcheur au chat. ■

Repères bibliographiques

Jeanine de la Hogue

Algérie... et les autres

par Nicole Touron.

Edition Publibook, 18 rue du Faubourg du Temple - 75011 Paris. 2001. 10,00 €. Deux parties dans ce petit ouvrage : la première, ex-Ile (El Djezaïl, l'Ile) ce qui peut aussi se traduire par exil avec toute la souffrance du monde traduite en poèmes déchirants. La seconde c'est le refus, non. Et quelques mots de Jean Sénac : " Poèmes, j'ai payé pour que vous ne soyez pas seulement des strophes mais peut-être un cri résolu dans ce grand chaos qui nous couvre ".

Les Rapatriés d'Algérie, entre histoire et mémoire

par Abderahmen Moumen - Collection Histoire des Temps Coloniaux - Editions Jacques Gandini 2003. 24 €. Jean-Jacques Jordi qui dirige cette collection nous dit dans la préface que le fait d'élaborer une bibliographie

est toujours un exercice difficile. " L'exercice, ardu, est d'autant plus délicat dès lors que l'on veut commenter cette bibliographie... Au total, le lecteur trouvera ici quelques 500 références dont certaines en appellent bien entendu d'autres ". Ce dictionnaire bibliographique, nous dit l'auteur, " sur les rapatriés d'Algérie en France, de 1962 à nos jours, comporte sans aucun doute des lacunes et sûrement quelques erreurs qui n'échapperont pas à la perspicacité de certains lecteurs... Néanmoins, cet ouvrage a deux objectifs. Tout d'abord être un outil utile pour ceux qui s'intéressent à l'Algérie et au phénomène particulier des rapatriés d'Algérie ; ensuite permettre de lancer de nouvelles recherches innovantes et inédites sur ce thème, loin d'être épuisé. " Il est bien certain que le travail fait ici est fort intéressant mais ne

peut être considéré, l'auteur le dit lui-même, que comme un travail préliminaire à une oeuvre plus complète. Pour avoir, pendant vingt-cinq ans, tenu dans divers journaux et revues une chronique de livres, consacrée à l'Afrique du Nord et plus particulièrement à l'Algérie, je sais la difficulté qu'il y a à recenser tout ce qui s'est écrit sur ces pays depuis 1962. Je crois que le dépouillement parfois difficile, de toutes les chroniques de livres parues dans la presse spécialisée est un élément important d'une telle recherche. En tout cas, la démarche d'Abderahmen Moumen est fort intéressante et mérite d'être encouragée.

Dis, c'était comment l'Algérie française ?

par Maurice Calmein et Christiane Lacoste-Adover - Editions Atlantis - 16 €.

20 questions et réponses à

l'intention des Jeunes Pieds Noirs. Sous cette forme, la lecture pourra en être plus facile pour les jeunes générations qui n'ont pas connu la France en Algérie. Maurice Calmein fait le tour de tout ce qu'on peut poser comme questions sur cette vie d'Outre-mer. Malgré quelques lacunes, le travail est intéressant. J'ai déploré par exemple l'absence de toute mention d'un livre important fait par l'association Mémoire d'Afrique du Nord : *Des Chemins et des Hommes* paru chez Jean Curutchet et dont les auteurs sont Anne-Marie Briat, Jeanine de la Hogue, André Appel et Marc Baroli, un livre sous-titré *La France en Algérie (1830-1962)* et qui doit pouvoir répondre à toutes questions posées sur la vie en Algérie en bien des domaines. La revue *Mémoire Plurielle* quant à elle répond aussi à certaines exigences de vérité.

La France à Constantine de 1837 à 1900

par Jacques Gatt,

chez l'auteur, Jacques Gatt
18 place Saint-Denis 34000
Montpellier - Tome I - 54 €
+ 4,90 € de frais d'envoi.

Voici un ouvrage monumental de 315 pages dont chaque page a un minimum de 3 illustrations.

Dans son avant-propos,

Jacques Gatt nous dit « Ce livre s'adresse à un large public, à ceux qui y sont nés, qui y ont travaillé, séjourné, mais aussi à ceux qui veulent s'informer. Pour les uns, ce sera un rappel de souvenirs et pour les autres, une preuve irréfutable de l'œuvre accomplie par la France... Ces photos rassemblées, triées, choisies, non sans difficultés, leur permettront de voir la ville sous différents aspects, avec ses édifices, rues, monuments, ponts, commerces, musées, etc. Le temps passé a fait son œuvre, si loin mais encore si près de nous, il a voilé beaucoup de nos souvenirs... C'était notre jeunesse, vie au quotidien, avec ses joies et ses peines. Car, malgré notre départ et notre éloignement, nous sommes et resterons toujours des enfants de Constantine. Même au-delà d'une nostalgie bien légitime, ce travail, effectué par Jacques Gatt, est considérable. Quand on sait les difficultés que l'on a pour retrouver certains sites, on admire réellement l'énergie, la foi qu'il a fallu pour mener à bien cette recherche. Tout y est : plans, cartes, portraits, donnent à ce travail le côté scientifique, sérieux, complet qui manque souvent à ce genre d'album. La vie quotidienne n'est pas oubliée et éclaire cette

énorme documentation. Nous attendons avec impatience et curiosité le tome II.

Derniers pionniers

par Paule Beuchert -

Editions Jacques Gandini
2003. 23 €.

Algérie, Maroc, Tunisie, c'est là le cadre où ont évolué les " derniers pionniers " dont nous parle avec tendresse et humour cette charmante dame née en 1910 et qui, à quatre-vingt-quatre ans, sur l'insistance de sa fille et de son gendre, part à la pêche aux souvenirs. Ce qui nous donne ce livre plein d'intérêt, qui commence par une vingtaine de feuillets du livret militaire du grand-père, caporal tailleur d'habits dans la Légion Etrangère et qui s'installe ensuite à son compte. Aidée d'un millier de photographies (dont une centaine est reproduite dans ce livre), elle fouille sa mémoire étonnante et raconte les anecdotes de son histoire familiale, au sein de l'Histoire avec un grand H. Une famille, arrivée en Algérie peu après 1830 et qui vécut dans diverses régions, au fur et à mesure des affectations du grand-père. Mais ce fut son père qui découvrit le Maroc où l'auteur passa une partie de son enfance et son adolescence. Il n'est pas question de raconter, dans le cadre

d'une chronique, une vie aussi remplie et aussi longue, et comme Paule Beuchert le fait fort bien, il suffit de lire cette suite d'histoires, très illustrée, en admirant qu'une famille ait pu ainsi conserver un pareil trésor photographique.

**Voyage aux origines,
chroniques de l'Algérie
et de la province
de Constantine
1830-1900**

par Georges Couget

Éditions Esprit Livres
2003. 24 € à commander
à l'auteur, parc Vauban,
3 Allée de l'Abbaye,
59380 Bergues.

« La guerre d'Algérie a pris fin il y a plus de trente ans. Pourtant j'ai l'impression aujourd'hui d'être un homme surgi d'un autre âge, d'un monde englouti... Pourquoi témoigner encore d'une Algérie dont personne ne veut plus entendre parler et dont notre pays se détourne comme, dans certaines familles, on tait une honte secrète ?

Les périodes de guerre civile sont propices aux escroqueries de l'Histoire. Notre part de vérité sur l'Algérie a rejoint celle des vaincus des guerres franco-françaises. Comme les nôtres, les souvenirs des chouans, les communards ou des camisards ont longtemps résonné dans

le désert avant de disparaître ». C'est Hélie de Saint-Marc qui dit ceci dans son livre *Mémoires-Les Champs de braise*, écrit en 1995.

Pourquoi Georges Couget a-t-il entrepris ce voyage aux origines ? Tout d'abord il s'agissait d'une réflexion suscitée par les travaux de généalogie auxquels se livrait son épouse. Les aïeux de celle-ci, les familles Rudmann et Erlacher, sont d'origine allemande et se sont implantées en 1853, près de Guelma. Ce fut une aventure extraordinaire que l'auteur nous raconte ici. Pourquoi ce départ ? Pourquoi vers l'Afrique ? Quelle Algérie ont-ils découverte ? Quelle Algérie ont-ils vécue ?

Georges Couget a appliqué le principe du découpage par périodes, comme si les analyses des uns et des autres, comme si les faits s'enchaînaient de façon linéaire, sans chevauchement aucun. Son travail, remarquable, s'appuie sur les mémoires, correspondances ou biographies, les travaux historiques ou universitaires, les archives, en particulier celles de l'ancien grand-duché de Bade, à Fribourg-en-Brisgau et celles d'Aix-en-Provence ou d'autres villes françaises. Il cite Fernand Braudel : « Le lecteur me pardonnera de ne

pas avoir toujours suivi le droit fil, de m'être offert, chemin faisant, le plaisir des détours. De m'être perdu, à la recherche d'exemples, de symphonies où j'aurais souhaité que toutes les notes puissent, à la fois, se faire entendre. Mais qui résisterait à de telles tentations ? La méthode, employée par l'auteur, donne un résultat très satisfaisant, tant sur le plan de l'agrément de la lecture que de la compréhension de l'histoire familiale à travers l'histoire du pays et plus particulièrement l'histoire du centre de colonisation de Guelaat-bou-Sba où ont abouti les familles allemandes qui font l'objet de ce récit. Un récit qui va bien au-delà d'une histoire familiale et nous amène à nous interroger sur ce fameux devoir de mémoire auquel nous sommes tous confrontés. Très nombreuses notes après chaque chapitre, source et bibliographie en fin d'ouvrage.

**Chronique d'une Algérie
révolue, comme l'ombre
et le vent**

*par Jean Cohen -
L'Harmattan.*

Un livre de profonde nostalgie qui décrit la vie des pieds-noirs et des Juifs d'Algérie dans les années 30 et 40. Puis " tout au long de la décennie 50, les choses

avaient commencé à changer. La culture avait gagné du terrain, perdu par la barbarie. Le feu couvait. L'insurrection germait ". L'auteur, ancien professeur au Lycée Lamoricière d'Oran, a dû, comme tant d'autres, quitter son pays natal sans cesser de penser au passé disparu, évanoui " comme l'ombre et le vent ".

**Ksar el Ahmar —
Une vie de colon
dans le Sud-Tunisien**

par Richard Sebillotte

8 rue Horizons de
Provence, 30133

Les Angles. 26 € + 3,90 €

de frais d'envoi (5,30 €

par 2 exemplaires) - Tome V

Le sous-titre de ce tome : *Le*

rêve réalisé - Maknassy et l'eau

- Renouveau et abandon 1950-

1957 explique tout à fait à

la fois l'espoir, l'attente de

cette eau merveilleuse et

indispensable et la douleur

de l'abandon d'un domaine

créé à force de courage et

d'énergie. Ce récit poignant

fait mieux comprendre la

douleur de ces gens

courageux qui avaient mis

toutes leurs forces dans une

oeuvre et qui la voient

anéantie par des événements

politiques qui les dépassent.

Le tome V, comme les

précédents, est l'histoire

même de l'auteur et de sa

famille, ce qui rend le récit

d'autant plus intéressant car

il nous fait pénétrer au coeur même des préoccupations des colons de Tunisie qui, jusqu'au bout, vont croire en leur oeuvre. Nous ne pouvons que souhaiter que s'écrive ainsi l'histoire de ces hommes et de ces femmes admirables.

**Aïssa le Harki
ou les fanatiques
de l'espérance**

par Gatien Marcaillhou

d'Aymeric -

Mémoire de Notre Temps

- Paris 2002.

Les fanatiques de l'espérance

n'ont pas cessé de rêver à un possible retour

vers le pays, cette oasis de

Biskra où l'auteur est arrivé

et où il a connu cette histoire

d'Aïssa le harki qu'il raconte

avec émotion et amitié, " Ce n'est pas tout à

fait le hasard qui m'a conduit

vers cette terre de soleil et de total

dépaysement : jeune médecin militaire

d'active, j'avais choisi, pour

première affectation, les Territoires

du Sud et ses prestiges irrésistibles.

Tâche exaltante que celle qui m'était

promise : participer à une oeuvre

humaine réclamant générosité et

don de soi, être responsable de

l'état sanitaire de toute une

population, dispersée sur

une région d'une superficie

presque égale à celle d'un

département métropolitain

! " Et, dans un dernier chapitre où il dit les difficultés personnelles qu'il a dû affronter lors de son installation en France après 1962, l'auteur cite cette phrase de Dante ; " Il n'est pire douleur que de se rappeler, dans le malheur, les temps heureux ". Et pourtant, cette tragique histoire aura une conclusion presque paisible.

**L'Algérie des origines
à nos jours,**

texte de Jean-Jacques Jordi -

Autrement Junior, série

histoire - 9,00 €

" Dès que l'on prononce le

nom " Algérie ", les images

semblent se brouiller. Des

mots reviennent sans cesse

pour évoquer un passé et

un présent douloureux :

conquêtes, colonisation,

Français d'Algérie, pieds-

noirs, harkis, guerre

d'Algérie, torture, indé-

pendance, groupe isla-

mique armé, racisme... Ces

mots, jetés dans une sorte

de fourre-tout, viennent

s'entrechoquer avec plus ou

moins de réalité pour dési-

gner l'Algérie, pays à la fois

proche et lointain ". Le but

de ce petit ouvrage est d'ai-

der les jeunes lecteurs à

réfléchir au sens de l'his-

toire en leur donnant des

points de repère. Entreprise

peut-être difficile, mais

sûrement nécessaire. ■

S'il te plaît, fais-moi peur !

Jeanine de la Hogue.

Encore une expression toute faite : l'arbre peut cacher la forêt. Ce fut peut-être le cas pour le petit Poucet, trop occupé à semer ses cailloux, pour le petit Chaperon rouge qui ne s'attendait pas à voir surgir, de l'arbre, le méchant loup qui allait l'interroger sur sa grand-mère ou pour Blanche-Neige dont les ronces griffaient la robe. Que dire des épreuves que subit le jeune Kirikou pour échapper à la mauvaise sorcière ? La forêt est très présente dans les livres pour enfants et la place nous a manqué pour raconter les histoires d'oasis quand les palmiers sont témoins du courage des petits-enfants...

Est-ce la taille de ces arbres, si grands qu'on n'en voit guère que les troncs et qu'il faut lever la tête pour en deviner la cime mystérieuse ? Ou bien, de la part des auteurs, y a-t-il une certaine malice à perdre leurs jeunes lecteurs dans ces immensités chuchotantes et bien souvent menaçantes ?

Et même si, de nos jours, la forêt est souvent exotique et, donc, moins familière, elle reste toujours un lieu d'angoisse qui permet de frissonner, agréablement blotti dans un fauteuil, bercé par une voix, rassurante tout de même ! ■



Dessin André Hambourg